



Lettres québécoises Page D 3
La chronique de Robert Lalonde
Page D 4



William Ronald Page D 8
Formes Page D 10

LIVRES

En direct de la vie

Entre le collectif
et l'individuel, les
dessous d'une époque

Henri Lamoureux, l'homme engagé, l'auteur des essais *L'Intervention sociale collective* et *Le Citoyen responsable*, n'a pas oublié, pour son premier roman, d'être aussi un romancier.

LE PASSÉ INTÉRIEUR

Henri Lamoureux
VLB Éditeur, Montréal, 1998
233 pages

BLANDINE CAMPION

Une femme pleure. Elle verse des larmes sur son passé révolu dont elle ne parvient pas toujours à retrouver les traces. Elle laisse s'écouler de ses yeux, au milieu des rides qui se forment sur sa jeunesse, l'eau amère des illusions tronquées, des rêves inassouvis, des certitudes métamorphosées en vêtements gênants. Une femme sanglote pour un fantôme des années perdues, un amour évanoui dont le deuil n'a jamais été complété, traînant dans son corps et son cœur l'empreinte douloureuse du passage d'un homme.

Une femme crie. Elle hurle la rage de son impuissance à communiquer avec celle qui est pourtant née de son ventre. Elle proteste de toute sa voix contre le sort qu'une époque démente réserve aux jeunes filles déboussolées, à tous ceux qui n'ont su ou n'ont pu se faire une place au chaud. Une femme laisse sa gorge former et expulser pour elle, du fond de son désespoir de mère meurtrie, de journaliste désabusée, «une longue plainte, la vingt-huitième lettre de l'alphabet, la seule qui permette de dire la détresse humaine».

Enquête sur l'itinérance

Cette femme, dont la couverture du nouveau roman de Henri Lamoureux, *Le Passé intérieur*, nous offre la merveilleuse représentation symbolique (une sculpture de Pablo Riviera intitulée *Woman's Head with Tear*), c'est Francoise Mercier. Journaliste-vedette de l'audiovisuel, elle entreprend, aidée de ses complices de toujours, une enquête sur l'itinérance. Ces complices, ce sont Jo, l'amie-enemie des années de militantisme dans les rangs du parti communiste, rencontrée sur les bancs de l'UQAM, et Roger, croisé lui aussi au cours d'une jeunesse mouvementée soufflée par les idéaux propres à l'enthousiasme de la jeunesse.

Mais les années ont passé, le militantisme et les idéaux ont laissé place aux compromis de la quarantaine: «Ils ont voulu changer le monde, mais la réalité a été plus têtue que le rêve. Ils exercent leur dérouté dans la dérision et dans le cynisme bon enfant produit par les consciences qui s'amollissent.»

Jo est devenue chercheuse et Roger, réalisateur. Ensemble, ils tentent de réaliser un reportage sur les laissés-pour-compte de la société québécoise d'aujourd'hui en préparant des émissions sur la Maison du père, *L'itinéraire*, l'incurie de l'État, la réaction du clergé, etc., et, surtout, une série d'entrevues avec des marginaux de toutes sortes.

VOIR PAGE D 2: LAMOUREUX



Passionnée de cinéma, auteur de scénarios de téléfilms, Emmanuelle Bernheim écrit aussi, avec une remarquable économie de moyens, des romans largement espacés (elle en a publié quatre en treize ans, dont *Sa femme*, Prix Médicis 1993). Ils sont brefs — à peine cent pages — et les dialogues y sont aussi rares que l'introspection. Peu de personnages. À part quelques figurants, une femme et un homme qui se croisent par hasard. Et entre eux, le désir, la passion, la possession espérée et redoutée qui se révèlent dans un geste, une sensation, un objet familier. Chez Bernheim, la narration se fait en plans rapprochés, comme on dit au cinéma.

ROBERT CHARTRAND

À u début de *Vendredi soir*, le personnage principal, Laure, est une jeune femme qui ne cherche pas d'aventure. Elle est tout simplement dans une transition de sa vie, propice à une certaine disponibilité. «*Laure est en effet dans une double parenthèse. Elle vient d'emballer tout ce qu'elle possède parce que le lendemain matin, à huit heures, elle déménage: pour la première fois de sa vie, elle va vivre avec quelqu'un, un garçon qui s'appelle François. Elle n'est donc plus tout à fait chez elle, et pas encore chez lui. Et puis, il y a la grève des transports en commun, comme celle de décembre 1995, où la plupart des Français se sont retrouvés pendant plusieurs jours dans un gigantesque embouteillage; le temps était suspendu, comme si tout le pays se trouvait dans une parenthèse physique et sociale.*»

Coïncée dans sa voiture, fébrile et impatiente, elle fait monter un autostoppeur, sans trop réfléchir à son imprudence: belle entrée en matière pour un éventuel cauchemar: «*Il est vrai qu'elle aurait pu se trouver en danger. Elle est d'emblée attirée par cet inconnu, et notamment par son odeur, qui est un délicieux mélange de tabac blond, de cuir et d'eau de toilette. Or cet inconnu aurait pu être un psychopathe ou un violeur. Et il y a chez elle, au départ, une inquiétude qui est à la mesure de l'attirance qu'elle éprouve pour cet homme. Mais cela tourne à quelque chose d'assez délicieux, puisque lui aussi, manifestement, est attiré par elle.*»

VOIR PAGE D 2: BERNHEIM

EMMANUELLE BERNHEIM

Un de début week-end

«On peut parfaitement rencontrer un inconnu l'espace d'une nuit ou de quelques heures, sans mettre en jeu sa propre vie.»

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Fernand Ouellette

François Hébert

Evelyn Lau

Mary Victoria Wilson

Marie-Andrée Lamontagne

Michel D'Aubion

Alain Roy

Gilles Cyr

Mélanie Vincolette

Marc Chevrier

Nadine Ribault

LIBERTÉ 236

avril 1998

174 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

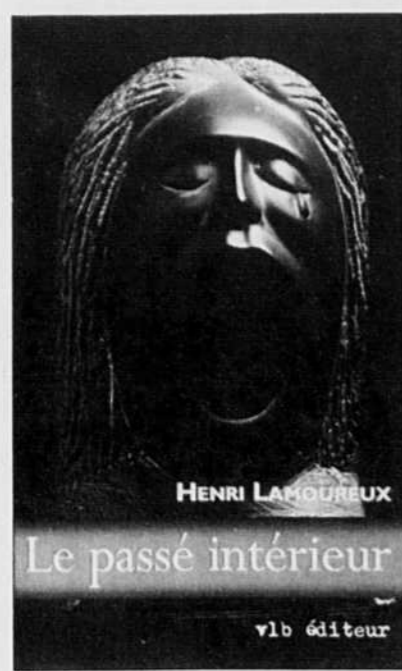
LIVRES

LAMOUREUX *Enquête journalistique*

SUITE DE LA PAGE D 1

Les lecteurs qui ont suivi l'œuvre et la carrière d'Henri Lamoureux reconnaîtront là les sujets de prédilection de cet auteur, qui s'est impliqué depuis plus de trente ans dans l'action sociale, et dont les romans sont branchés en direct sur la vie même de tous ces êtres dont on ne parle jamais, de ces milieux que la société bien pensante tente de former de son paysage mental. Fort heureusement toutefois, l'homme engagé, l'auteur des essais *L'Intervention sociale collective*, *une éthique de la solidarité* et *Le Citoyen responsable*, *l'éthique de l'engagement social*, n'a pas oublié d'être aussi un romancier.

Le portrait qu'il dresse du monde de la cloche et de celui, parallèle, des baby-boomers, les constats amers posés par les travailleurs sociaux, les attaques portées contre un appareil bureaucratique hypocrite et peu efficace ne sont jamais assenés comme autant de thèses. Bien au contraire, Henri Lamoureux a judicieusement mêlé peinture sociale et destin individuel, et a su donner assez d'individualité et de profondeur à ses personnages



pour en faire autre chose que de simples prétextes à des exposés didactiques.

La force de son personnage principal réside dans sa complexité, dans son intériorité chaotique, pri-

se entre le chagrin jamais tari causé par le départ de l'homme de sa vie, Luc Géniois, et les difficiles relations avec sa fille Julie, qui font de Françoise Mercier un personnage profond, fort crédible, comme le sont d'ailleurs les personnages qui l'entourent. Chacun est présenté avec ses forces et ses faiblesses, inscrit dans un contexte réel, contemporain, détaillé, dont la description est certes puisée aux sources d'une longue expérience de terrain, mais l'écrivain a su jouer sur les ombres, les nuances, afin d'éviter le piège d'un tableau en noir et blanc.

L'enquête journalistique entreprise par Françoise Mercier se double ainsi d'une enquête personnelle: ayant décidé de contacter Benoît Lafleur, un travailleur social, pour les besoins de son émission, cette femme dont la réputation professionnelle n'est plus à faire se verra contrainte de demander de l'aide à cet homme qu'elle connaît à peine lorsque sa propre fille, âgée d'à peine 17 ans, sera prise dans les filets d'un réseau de trafiquants de drogue et de prostitution. Parallèlement à ce premier drame familial, qui est aussi le drame de toute une société, Françoise Mercier devra affronter les fantômes de son passé: un itinéraire qui répond au surnom de l'Artiste lui rappellera de manière obsédante l'homme qu'elle a passionnément aimé, le père de ses deux enfants, mystérieusement disparu sans laisser de traces douze ans auparavant, sur les berges du canal de Lachine.

Elle entamera alors un étrange voyage intérieur, entre passé et présent, entre réalité et souvenirs, s'accordant quelques pauses sur les rives de la mémoire lorsque aujourd'hui pèsera trop sur hier et demain: «Elle évoque souvent ces instants particuliers qui sont des îlots de bonheur dans l'océan de sa vie. Ils forment un archipel privé où elle se réfugie quand rien ne va plus. Elle puise alors dans son crédit de bonheur passé pour combler les pertes d'une actualité parfois cruelle.»

Dans ce recours à la poésie de la reminiscence, alternant avec le récit sans fard des réalités contemporaines, réside tout le talent de l'auteur. Ainsi, comme ces auteurs qu'affectionne particulièrement Françoise Mercier, dans ce roman fort, Henri Lamoureux a su «s'adresser] à l'intelligence et à la sensibilité des lecteurs», tout en restant un «écrivain témoin de son temps». Ce qui n'est pas rien.

SUITE DE LA PAGE D 1

Il y a l'odeur de cet homme, mais aussi la texture de ses cheveux gris, le dessin parfait de son menton et l'aisance de ses gestes qui donne l'impression qu'il s'approprie les objets dès qu'il les touche: le désir, chez Laure, est multiple, polymorphe. Très féminin, non? «J'ai mis dans l'attrance de Laure ce que j'ai déjà moi-même senti. Est-ce typiquement féminin? Je ne saurais le dire. Certains hommes qui ont lu le livre ont trouvé que Laure avait une attitude plutôt caractéristique des hommes: une non-culpabilité, une facilité à saisir l'occasion qui passe, qui est d'habitude de leur domaine. Comme l'urgence du désir. Et elle a cette envie de profiter de la nuit qui s'offre, sans culpabilité, sans remords.»

Tous les plaisirs

Laure et Frédéric — c'est le nom de l'inconnu — sont donc disposés à tous les plaisirs, y compris ceux de la table ou, si l'on veut, de la bouche, comme il est fréquent chez les personnages d'Emmanuelle Bernheim. «Laure mange notamment des poissons à l'huile, dont la texture ressemble beaucoup à celle de l'intérieur de la bouche. Elle a tout à fait raison: la même sensation me vient chaque fois que j'en mange... Et puis, je crois que partager un repas avec quelqu'un qui nous plaît, en espérant qu'on ne se quittera pas tout de suite après, ça fait partie des meilleures choses de la vie. Quand Laure et Frédéric partagent les mêmes hors-d'œuvre, elle pense à un certain moment que leur bouche va avoir le même goût, qu'il va y avoir une sorte de fusion: ils seront pareils, ils ne feront qu'un.» Laure désire jusqu'au souffle de cet homme, qui est visible puisqu'on est en hiver: elle voudrait l'absorber...

Si le style de *Vendredi soir* est vif, parfois syncopé comme dans les autres romans d'Emmanuelle Bernheim, Laure n'a pas ces brusques

BERNHEIM

sauts de la pensée qui caractérisaient les personnages des livres précédents. «C'est différent, en effet. Comme tout se passe en une nuit, il y a une sorte de continuité. Tout se passe en direct, en quelque sorte. On suit l'enchaînement des pensées, des visions de Laure, qui tournent toutes autour de cet homme.»

Elle pense même très peu à François, cette homme avec qui elle s'appête pourtant à vivre. Et c'est bien ainsi. On a l'impression que sa présence aurait, en quelque sorte, encombré le récit. «Ça me fait plaisir que vous disiez ça parce que, pour moi, ce n'est pas une histoire d'adultère, de fille qui tromperait son mec en enterant sa vie de jeune fille. L'élan qui la pousse vers cet homme ne concerne qu'elle. Elle n'a pas du tout envie de coïfifier François (j'emploie ce mot sordide à dessein): ce mouvement qui l'attire vers Frédéric n'entraîne qu'elle.»

Pas de scrupule ni de débat moral pour Laure. En fait, elle ne trompe personne... «En effet, il n'y a pas de situation triangulaire dans mon récit. Et elle ne compare pas les deux hommes. Curieusement, certains lecteurs m'ont dit que François avait l'air ennuyeux. Mais non! Il n'est pas présent dans le roman, et on sait très peu de choses sur lui: que sa voiture est plus grosse que celle de Laure, que son appartement est plus grand, que c'est un homme rassurant. Mais il n'est pas rasoir pour autant!»

Une attitude libertaire

Laure, heureusement pour nous, ne se pose pas de sordides questions d'épicière: s'agit-il d'un adultère, est-ce immoral, etc. Emmanuelle Bernheim est fière de l'attitude libertaire de son personnage. «Éventuellement, j'estime que cette situation pourrait se poursuivre indéfiniment sans que cela enlève quoi que ce soit aux deux hommes. Si nous n'avions pas tous en nous cette culpabilité stupide, l'aventure de Laure ne serait pas belle comme un roman. Nous pourrions tous vivre

quelque chose de cet ordre qui soit pur ou, enfin, sans la glu du mensonge.»

Emmanuelle Bernheim a-t-elle voulu aller à contre-courant de ces récits de liaisons, si fréquents dans les romans ou au cinéma, qui vivent à la tragédie comme si le désir seul manquait de piment? «Je n'ai pas d'intentions idéologiques, mais il est vrai que j'aurais pu avoir ce projet, de raconter l'histoire d'une relation passionnée sans que ça devienne Fatal Attraction, sans que forcément il y ait une punition au matin suivant. Tout se passe trop souvent comme si, en se laissant aller à être un peu l'esclave de ses sens, on allait forcément avoir un retour de manivelle. Mais non... Je suis convaincue qu'on peut parfaitement rencontrer un inconnu, l'espace d'une nuit ou de quelques heures, sans que ça mette en jeu sa propre vie.»

D'ailleurs, si, au cours de cette escapade désarmante de simplicité, Laure s'égare, elle ne se perd pas. Au contraire, elle se sent elle-même comme jamais. «Oui, ce moment d'égarement, c'en est aussi un de retrouvailles avec elle-même, de cohésion. C'est un moment juste pour elle. Elle se perd pour mieux se retrouver.»

Ce récit très simple, qui tient à si peu de choses, a tout de même exigé de son auteur beaucoup de travail. «Ce qui était risqué, c'est que ça parle du désir, et d'un désir qui se passe plutôt bien. Or on se rend compte qu'il est très facile de faire passer des aventures cauchemardesques; mais le bien-être, les moments de bonheur ou de plénitude comme ceux de mon roman, c'est extrêmement dur à traduire.» Pour nous, il n'y paraît rien.

A lire quand on voudra ou, tiens, pendant un week-end qui ne tient pas ses promesses...

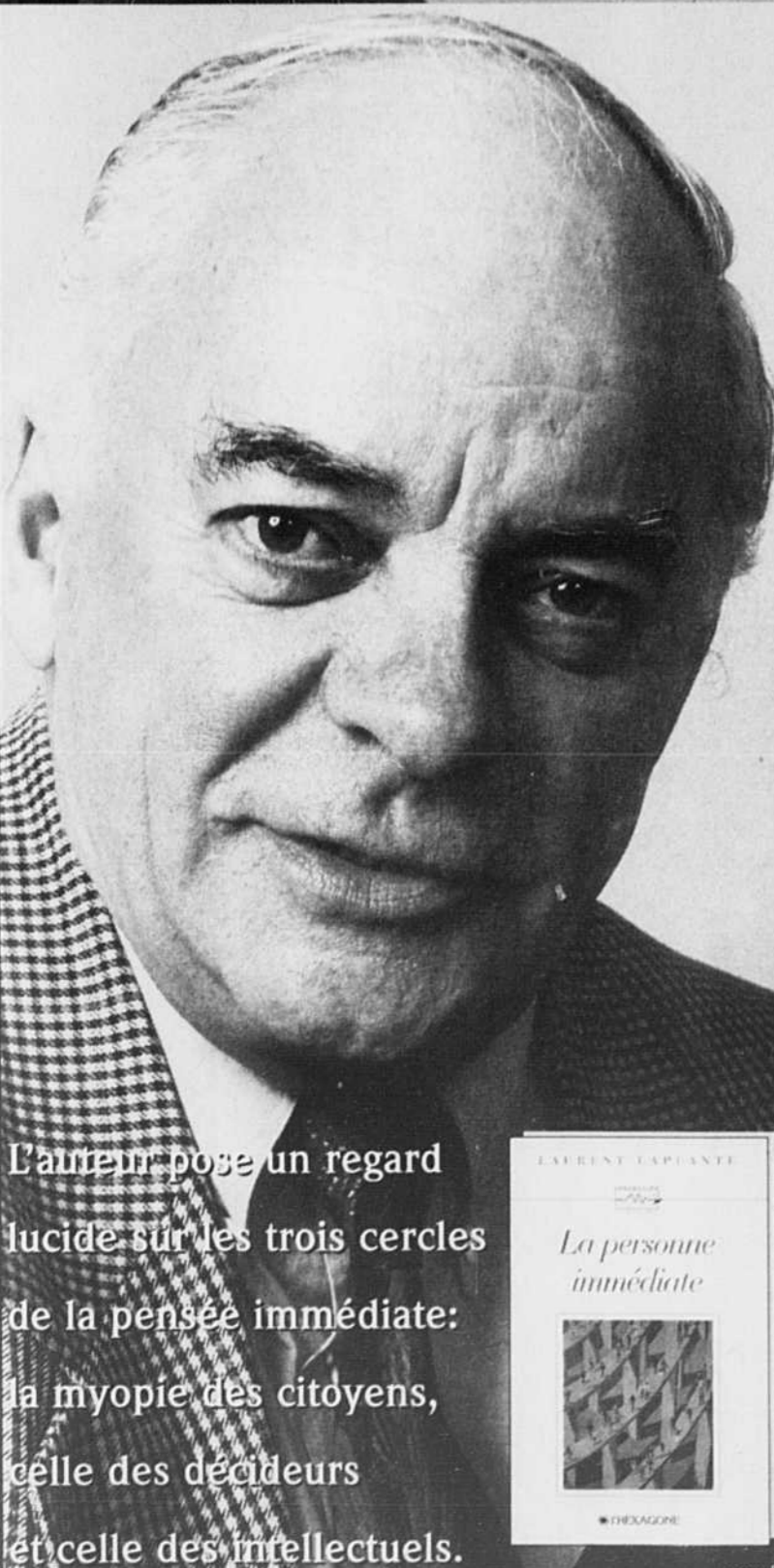
VENDREDI SOIR

Emmanuelle Bernheim
Gallimard
Paris, 1998, 107 pages

DENIS VANIER
Tu me trompes avec un oiseau

«Ne jamais guérir est la liberté.»

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LAURENT
LAPLANTE

L'auteur pose un regard lucide sur les trois cercles de la pensée immédiate: la myopie des citoyens, celle des décideurs et celle des intellectuels.



essai
22,95 \$



LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE

l'HEXAGONE
La passion de la littérature

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie.

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

PAULINE JULIEN
IL FUT UN TEMPS OÙ
L'ON SE VOYAIT BEAUCOUP

Pauline Julien nous ouvre son grand cahier. Des «contes vécus», comme elle dit, des récits de vie, finement ciselés, qui nous font découvrir des épisodes drôles, tendres ou dramatiques de la carrière mouvementée de la chanteuse, comédienne, militante et amante.

LANCTÔT
ÉDITEUR

ROMANS POLICIERS

Intolérance

Un thriller efficace sur fond d'apocalypse

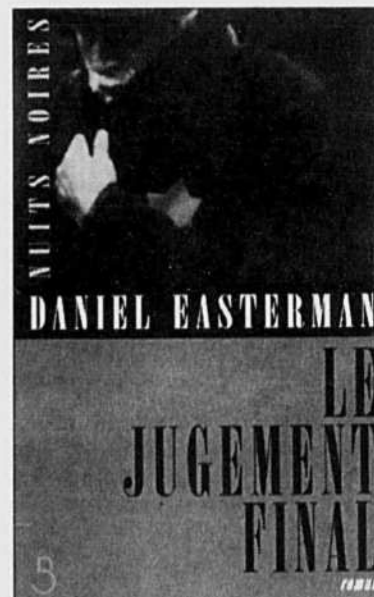
LE JUGEMENT FINAL

Daniel Easterman
Traduction de l'anglais par Arlette Stroumza
Belfond, Paris, 1998, 323 pages

MICHEL ABESCAT
LE MONDE

Roman de la poursuite, le thriller se doit d'avoir du souffle. Les livres de Daniel Easterman n'en manquent pas. Construits comme des mécanismes d'horlogerie, écrits d'une plume rapide et percutante, truffés d'action, solidement ancrés dans l'actualité la plus brûlante, impeccablement documentés, les scénarios catastrophe de ce maître de l'apocalypse ont conquis le monde entier.

Irlandais d'origine, universitaire, spécialiste du monde arabe et de l'Islam, Daniel Easterman revient dans son dernier livre, *Le Jugement final*, sur un thème qui l'obsède: la montée de l'intolérance, des fondamentalismes religieux et de l'extrême droite. L'action commence en Sardaigne, par l'enlèvement d'un enfant. Pour s'étendre bientôt à toute l'Europe et au Moyen-Orient. À travers la lutte de Yoseph, vétéran de l'armée israélienne et oncle du petit garçon, lancé à la poursuite des ravisseurs du gamin et bientôt des assassins de ses parents, le roman s'intéresse très vite aux arcanes d'un vaste réseau néonazi et à la propagation des thèses révisionnistes en Europe. Une nouvelle fois l'apocalypse est au centre de ce livre dense et efficace. Pour mieux servir son message d'ouverture et d'humanité.



XYZ éditeur

JACQUES PELLETIER

SITUATION DE
L'INTELLECTUEL CRITIQUE.
LA LEÇON DE BROCH



La «défense et l'illustration» de l'intellectuel critique constitue la ligne directrice et le principe d'unité des analyses et des prises de position exprimées dans cet ouvrage.

Jacques Pelletier
Situation de l'intellectuel critique.
La leçon de Broch

232 p. • 24,95 \$

XYZ
ÉDITEUR

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Dis-moi d'où tu viens...

LA MÉMOIRE DES DORIAN

Olivier Garnier
Lanctôt éditeur, Montréal, 1998, 315 pages

Si on ne s'arrête qu'à son argument de surface, on pourra croire que le roman d'Olivier Garnier n'est qu'une chronique régionaliste bien française, agrémentée d'une quelconque recherche du temps perdu. *La Mémoire des Dorian* raconte, en effet, l'histoire d'une lignée millénaire de Franche-Comtois et de leur domaine, près de Besançon, retracée par le dernier d'entre eux. Mais ce jeune narrateur, déférent à bien des égards de ses ancêtres, est tout à fait de notre époque: il n'a pas un naturel d'historien. C'est par attachement à son grand-père, mais aussi pour mieux se connaître lui-même, qu'il va remonter le cours du temps.

Le dernier des Dorian, contrairement à la tradition instaurée par son premier ancêtre, est le seul à n'avoir pas un prénom qui commence par la lettre A; on l'a appelé Coltrane parce qu'il est né en 1977, le jour du dixième anniversaire de la mort du saxophoniste de jazz John Coltrane, et il étudie la batterie. Il sera peu question de percussions dans son récit — si ce n'est lors d'une délicieuse séance amoureuse... —, mais Coltrane va remonter le fil de son ascendance à sa manière, qui sera un peu celle d'un jazzman.

Le premier de la lignée, Romuald, qui a vécu vers l'an mil, aurait été, vers la fin de ses jours, un «*Candidé existentieliste*». Est-ce parce qu'il était lui-même un enfant trouvé qu'il espérait fonder une dynastie? Toujours est-il qu'il légua

à ses descendants un testament spirituel sous forme de huit règles à suivre: chaque Dorian devra faire fructifier le patrimoine familial, se livrer à une seule tâche pendant toute son existence, aspirer à la connaissance, etc. Mais surtout, chacun devra écrire le récit de sa vie qu'il fera lire à son seul fils aîné. Si, depuis soixante-dix générations, les Dorian ne se sont pas conformés à toutes les prescriptions de l'aïeul, ils ont en tout cas tous rédigé consciencieusement leurs mémoires, dont le ton varie selon leurs tempéraments respectifs.



Robert Chartrand

Une chaîne autobiographique

Le jeune Coltrane, qui est un Dorian par sa mère et non par son père, va prendre connaissance de cette longue chaîne d'autobiographies par le dernier des mémorialistes de la famille, son grand-père Aimée (sic), un romancier célèbre qui a toujours impressionné son petit-fils.

Que les lecteurs se rassurent: le dernier des Dorian ne fait pas l'inventaire de tout son arbre généalogique, pourtant riche en destins singuliers. Il n'y eut pas de fous, ni de saints, mais des hommes austères et quelques noceurs — l'un d'eux «*avait l'âme cuite par le vin*»; un autre, ami

du divin marquis de Sade, aurait fait connaître au domaine des Dorian «*des heures démesurées*»; certains étaient militaires, d'autres, gens d'argent ou de politique. Le roman s'attarde, pour les plus lointains, au tout premier, puis à celui qui s'appelait Norbert, né en 1285, le seul maillon manquant dans la chaîne des mémorialistes de la famille, qui fut un peu sorcier et qui légua à sa descendance cette belle devise: «*Comprendre n'est rien, créer est tout*»; enfin, Aimée lui-

même, le grand-père du narrateur, le romancier célèbre qui arrachera le jeune Coltrane à la douceur bucolique du domaine familial pour l'amener avec lui à Besançon où le garçon aura à se colleter avec la vraie vie.

Si Coltrane est préoccupé par son ascendance, il vit aussi sa jeunesse, dont il raconte certains épisodes, intercalés parmi les portraits de ses ancêtres. Et c'est là, dans ce mélange d'éléments apparemment disparates qui sont présentés dans une chronologie déréglée, que se trouve l'intérêt particulier du roman d'Olivier Garnier. Nous voici en 1956, puis soudain au Moyen Âge, ou aujourd'hui. L'évocation des amours naissantes ou des ambitions des Dorian de jadis ou de naguère succède aux confidences très actuelles de Coltrane; les anecdotes intimes voisinent avec les légendes, les discussions sur la politique avec les anguisses de l'écrivain devant la page blanche. Or, le lecteur ne s'y perd pas plus qu'il ne s'y ennuie, guidé dans ce désordre apparent par le jeune Coltrane qui sait, lui, où il va, glissant dans le passé familial et dans le présent juste ce dont il a besoin pour se situer dans l'existence.

Olivier Garnier a manifestement le sens du détail vrai, du petit fait qui en dit long même s'il ne tient qu'en quelques lignes. Et il sait rendre avec un égal bonheur l'amertume d'un vieillard, l'agressivité des adolescents ou l'appétit sensuel d'un jeune homme. Son récit change de ton, d'époque, de point de vue comme mine de rien, avec une aisance qui ne se dément pas et qui dit bien l'intérêt, mais aussi le malaise qu'éprouve le jeune Coltrane Dorian dans ce corps-à-corps avec ses origines.

Sentir les personnages

Là-dessus, le romancier Garnier est sûrement du même

avis qu'Aimée, l'écrivain, qui explique ainsi le projet d'un de ses livres: «*Je sens mes personnages... la quête d'un être, sa réflexion intérieure, me paraissent plus importantes que la ligne d'une histoire. Je reste dans la tradition des Tolstoï ou des Victor Hugo, ces virtuoses qui décrivaient avec un luxe de détails tous les aspects de leurs créatures... Mes personnages ne sont pas obligés de servir une intrigue, ils peuvent aussi, comme les gens dans la vie, exister par eux-mêmes*». Coltrane Dorian, lui, sans se réclamer des plus grands, mène son récit en improvisant apparemment, avec une très grande liberté qui n'exclut pas la maîtrise de l'ensemble. Et c'est lui qui, après les ancêtres, devient de plus en plus présent.

La Mémoire des Dorian, ce n'est pas seulement le souvenir d'un lignage, de traditions qui pèsent au narrateur, qui essaie de s'en arracher en les évoquant: «*Qu'avais-je besoin de ces foutues racines, de mes parents, de leurs tics, de leurs petites manies, de leur folie?*» Il n'éprouve pas «*l'appel des générations*», «*Dans mon sang bouillaient des minéraux, des protéines, pas de l'histoire*». C'est aussi cette faculté, prodigieuse chez eux comme chez Coltrane, qui n'oublie rien. «*Ma mémoire cuisait à feu doux depuis une éternité, mais je n'avais pas choisi les ingrédients qui étaient tombés dans la marmite; on me demandait juste d'entretenir le feu. Et cela m'épouvantait*».

Olivier Garnier, dont c'est le premier roman, est né à Paris et a lui-même passé son enfance en Franche-Comté. Il enseigne la batterie à Chicago. Voilà pourquoi *La Mémoire des Dorian* est un roman «français» par les lieux de l'action et certains détails anecdotiques, et «européen» à cause du poids, de l'envergure de l'histoire qui attire et rebute son jeune narrateur, cette longue histoire passée qu'il arrivera peut-être à reconnaître, sans plus.

LA VIE LITTÉRAIRE

Librairie virtuelle

Le marché québécois du livre s'ouvre sur Internet

Difficile de croire qu'on pourrait substituer au plaisir de la librairie celui — plus froid et artificiel, admettons-le! — de l'achat du livre par vitrine électronique. En doutions-nous? La chose est désormais possible; en fait foi le lancement d'une librairie virtuelle, cette semaine, au sein du réseau des librairies Garneau.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Pour les amoureux du livre, y a-t-il plus grand plaisir que de flâner dans l'antre d'une librairie? Les dimanches après-midi de grisaille, lorsque les bleus du dimanche frappent, rien de mieux que l'odeur des livres nouveaux, la multitude de pages jamais parcourues, le voisinage de passionnés de la lecture à la recherche du prochain objet de plaisir...

Difficile, lorsque cette description vous sied, de vanter les mérites de l'achat de livres machinal. Sans l'odeur, sans la couverture à palper, le libraire à questionner, comment s'y retrouver? Pour ceux que l'électronique passionne, au point de vouloir y faire quelques emplettes, et même l'achat de livres, le réseau de librairies Garneau lançait cette semaine son propre concept de librairie virtuelle, où il est possible de choisir et de commander son prochain livre de chevet.

Donnons tout de suite l'adresse pour ceux que la curiosité tenaille: garneau.infinet.net

Depuis cette semaine, à cette adresse, il est possible de faire ce que les adeptes appellent, d'un ton familier, du cybercommerce. Y sont accessibles 250 000 titres tout droit tirés de l'édition francophone. Chaque semaine, des mises à jour y seront effectuées; on y trouvera la rubrique succès de librairie, qui permettra de connaître les titres les plus en demande au cours de la semaine, une vitrine des livres les plus récents (deux dernières semaines) et des coups de cœur des librairies Garneau. Pour aiguïser son choix, des critiques tirées de quelques quotidiens sont accessibles.

Vidéotron, la Banque Nationale et IBM font partie des partenaires des librairies Garneau, qui appartient au Groupe Sogides, dirigé par Pierre Lespérance. Il existe 18 librairies Garneau à travers le Québec.

Prix Trillium

Les prix Trillium ont été remis à Toronto au début du mois. Les prix — l'un pour une œuvre de langue anglaise, l'autre pour une œuvre française — ont été remis d'abord à Dionne Brand, pour son recueil de poésie intitulé *Land to Light On*, puis à Roger Levac pour son roman *Petite Crapaudelle!* (publié chez Prise de parole). Chaque des deux lauréats recevait une bourse de 12 000 \$ et les maisons d'édition recevront 2500 \$ pour fins de promotion et de commercialisation. Plus de 200 œuvres ont été soumises à l'attention du jury cette année, dont 35 en français. Le roman de Roger Levac, son troisième, a été décrit par le jury comme «une histoire charmante et soigneusement écrite d'une personne jeune, petite, inadaptable, irrévérencieuse, rebelle, presque capable de s'attaquer à elle seule au monde entier. Une lecture vraiment agréable».

Pellos n'est plus

Le père adoptif des *Pieds nickelés*,

René Pelларin, alias Pellos, est décédé mercredi dernier à Cannes, à l'âge de 98 ans, des suites d'une embolie pulmonaire. «Le dessinateur lyonnais, né le 22 janvier 1900 avec le siècle, l'aura traversé en jouant de sa plume et de ses pinceaux», écrivait cette semaine le journaliste de l'agence American Press. C'est en reprenant les *Pieds nickelés* et en redonnant vie aux trois compères Croquignol, Filochard et Ribouldingue, créés en 1908, qu'il a construit sa gloire. De 1948 et jusqu'en 1981, les joyeux escrocs, «as des combines et rois de la débrouillardise», revivent sous les doigts de Pel-

los. «Le succès sera retentissant: il est vrai que Pellos a apporté un coup de jeune aux *Pieds nickelés*, leur donnant une dimension plus anarchiste». Depuis que Pellos a cessé ses activités, en 1981, les *Pieds nickelés* sont à nouveau à l'arrêt, même si leurs aventures sont rééditées par les Éditions Vent d'Ouest.

Les prix de l'ALQ

La journée mondiale du livre s'en vient! Qu'on se le dise! Dans ce contexte, et aussi dans celui du sommet sur la politique de la lecture et du livre, seront annoncés le 23 avril

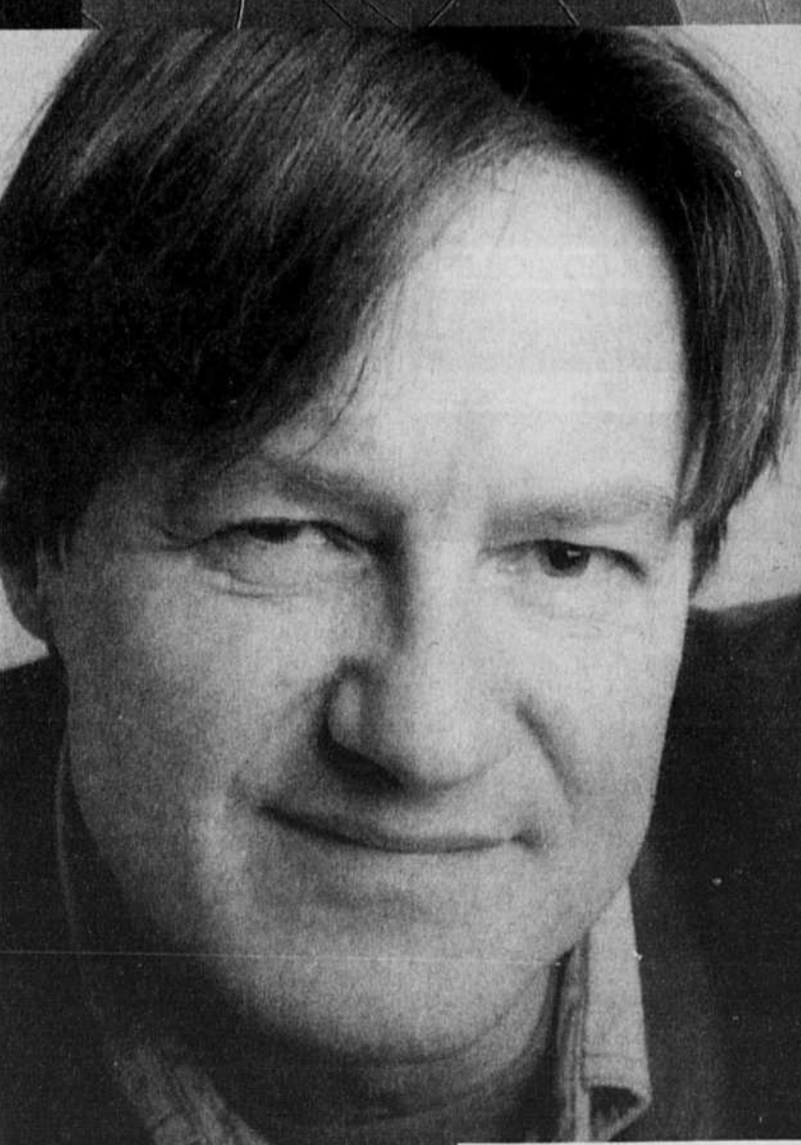
prochain les prix des libraires du Québec 1998. Sont en nomination cette année, dans la catégorie roman québécois: *C'est pas moi, je le jure*, de Bruno Hébert; *Le Monde sur le flanc de la truite*, de Robert Lalonde; *La Passion de Jeanne*, de Michelle Tisseyre; *44 minutes, 44 secondes*, de Michel Tremblay; *Le Cercle de Clara*, de Martine Desjardins. Du côté du roman étranger: *Soie*, d'Alessandro Baricco; *L'Abysse*, de Jean-Christophe Rufin; *Messieurs les enfants*, de Daniel Pennac; *Saga*, de Tonino Benacquista; *Le Zubial*, d'Alexandre Jardin.

Prix à venir

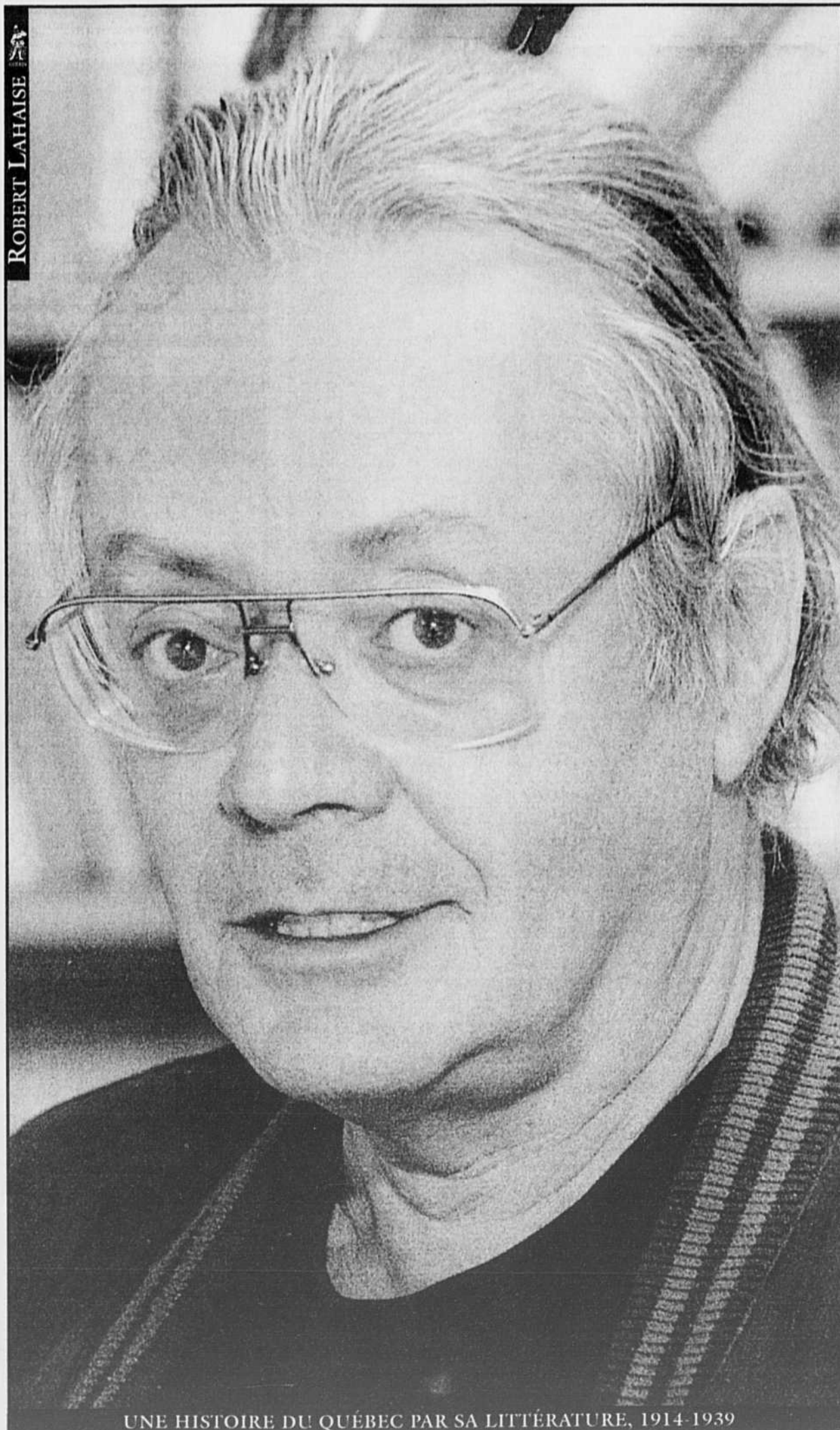
Au mois d'octobre prochain, deux prix littéraires récompensant l'intérêt à l'histoire seront décernés à l'occasion du Congrès annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Le prix Lionel-Groulx, accompagné d'une bourse de 2000 \$, souligne l'excellence d'un ouvrage portant sur un aspect de l'histoire de l'Amérique française et s'imposant par son caractère scientifique. «Il promeut la connaissance de l'histoire, récompense et honore un historien méritant.» Le prix Michel-Brunet, doté d'une bourse de 1000 \$, récompense le meilleur

ouvrage sur un sujet historique, quels que soient l'époque et le lieu dans lequel il se déploie, et traité par un jeune historien québécois de moins de 35 ans. Les œuvres doivent avoir été reçues avant le 31 mai prochain. L'an dernier, le Lionel-Groulx a été décerné à Gérard Bouchard (*Quelques arpents d'Amérique — population, économie, famille au Saguenay 1838-1971*, Boreál) et le Michel-Brunet, lui, était allé à Marcel Martel pour *Le Deuil d'un pays imaginé — rêves, luttes et déroutes* (PUO). Pour obtenir de plus amples renseignements: Lise McNicoll (514) 278-2232.

RICHARD LANGLOIS



Le livre que les banquiers ne peuvent pas encaisser. Préface d'Yves Michaud, le «Robin des banques».

Essai
19,95 \$vlb éditeur
La passion de la littérature

UNE HISTOIRE DU QUÉBEC PAR SA LITTÉRATURE, 1914-1939

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le lapin de Pâques

CAROLE TREMBLAY

UNE PETITE SŒUR
POUR FENOUIL
LE GROS CHAGRIN
DE FENOUIL

Textes de Brigitte Weninger
Illustrations d'Eve Tharlet
Éditions Nord-Sud, 32 pages



Fenouil est de loin mon lapin favori. Je l'aime tellement qu'il m'a presque coupé l'envie d'en manger à la moutarde. Dès sa première aventure, je me suis prise à souhaiter qu'il se creuse un terrier sur les tablettes des librairies et qu'il y revienne régulièrement. Voilà mon souhait exaucé puisque l'adorable croqueur de carottes sevit pour une quatrième fois en deux ans. *Une petite sœur pour Fenouil* nous présente le délicieux laperon, benjamin de sa famille de végétariens, inquiet devant l'arrivée imminente d'un nouveau bébé. Son copain Tony, qui vient d'avoir un petit frère, est loin de le rassurer: «Une véritable catastrophe, je te dis...»

Fenouil propose à sa maman de troquer cette calamité contre une souris blanche, mais la nature étant ce qu'elle est, c'est bien d'une horrible petite sœur lapin dont il hérite. Fenouil apprendra à aimer cette minuscule chose fripée quand elle s'endormira dans ses bras alors que personne d'autre n'arrivait à la calmer.

Dans *Le Gros Chagrin de Fenouil*, le pauvre lapin perd Racine, son lapinou-doudou. Toute la famille a beau

ratisser bois et forêts, la poupée chérie demeure introuvable et le lapinet inconsolable. Sa maman lui en confectionne une nouvelle, mais on ne remplace pas si facilement l'être cher. Une histoire tendre et sensible sur la perte d'un objet aimé.

Voilà deux albums à la fois touchants et drôles, où le mariage parfaitement réussi du texte et de l'illustration parvient à rendre toute leur fraîcheur à des thèmes pourtant passablement ressassés en littérature enfantine. À partir de trois ans.

MATTY ET LES CENT
MÉCHANTS LOUPS

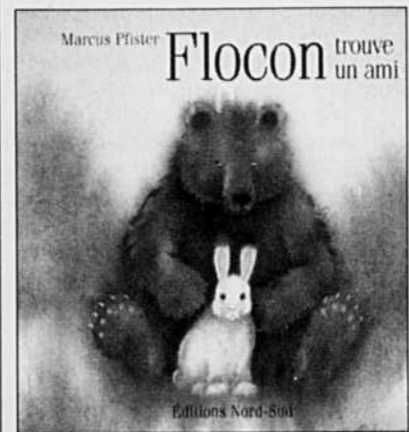
Valeri Gorbachev
Éditions Nord-Sud, 32 pages

Matty se réveille au milieu de ses quatre frères, encore tremblant d'avoir été poursuivi par cent méchants loups. Cent méchants loups? s'étonne Maman Lapin, tirée de son sommeil par les cris de son petit. Peut-être bien qu'ils étaient seulement cinquante... ou onze... ou cinq... se reprend Matty au fur et à mesure qu'il retrouve ses esprits. Une fois le rêve rassuré, Maman Lapin remet toute sa smala au lit. Elle a à peine le temps de retourner au sien que cinq hurlements lui parviennent. Au secours! Cent méchants loups... Il faudra une petite ruse de Maman Lapin et une petite place au milieu de sa progéniture pour que tous rejoignent les bras de Morphée en paix. Rigolo et rassurant pour les dormeurs inquiets. À partir de trois ans.

FLOCON, LE PETIT LAPIN
DES NEIGES

FLOCON TROUVE UN AMI
Marcus Pfister
Éditions Nord-Sud, 12 pages

Flocon, le petit lapin des neiges, est l'un des personnages-vedettes de la maison Nord-Sud. Le succès de ses cinq premières aventures lui permet maintenant de se décliner en produits dérivés (tasses, toutous, cartes postales et posters) mais aussi en différents formats. Après la grande édition, puis la petite édition reliée de la collection «Coup de cœur», voici la version cartonnée pour les lecteurs en herbe. L'histoire abrégée est racontée sur une douzaine de pages tout-carton qui permettent au petit dernier de faire ses dents tout en faisant connaissance avec le personnage. Une façon idéale d'éviter la destruction prématurée du format original de la grande sœur.

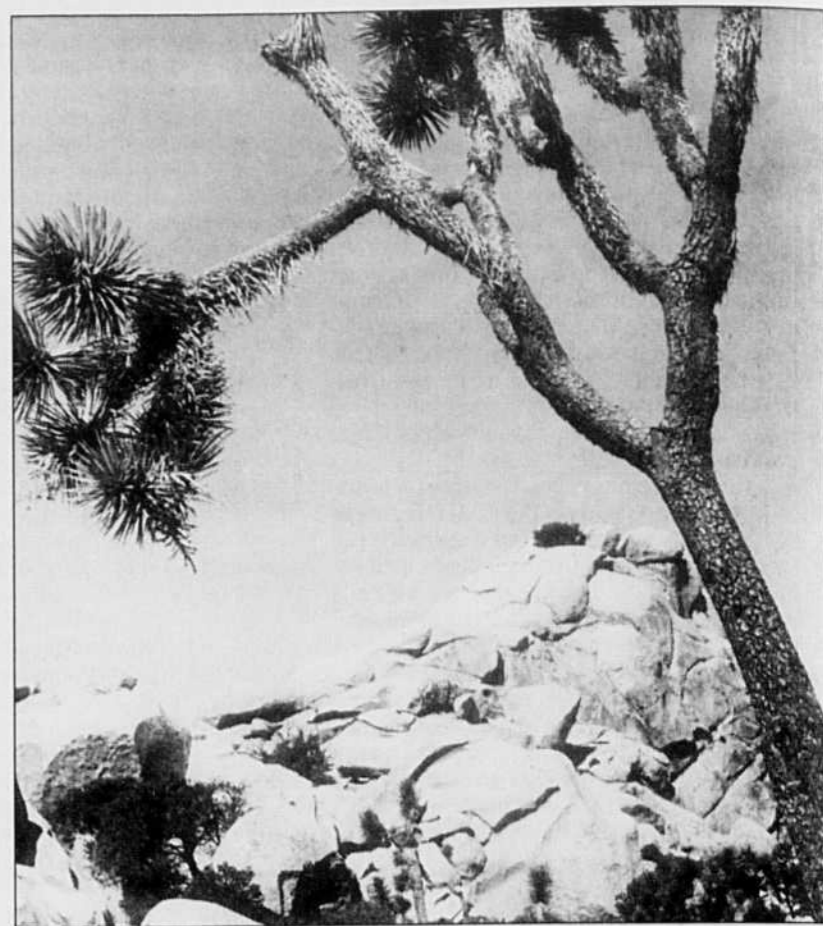


Les histoires guérisseuses

LA CHRONIQUE

Je chasse mes bottes et mes jumelles et prends le champ. Je veux tâcher d'apercevoir où la tourterelle bâtit son nid, à présent que les merisiers sont coupés et les mûriers fauchés. J'ai, dans ma poche, le bel essai de l'écrivain anthropologue Keith H. Basso, que je ne lâche plus depuis deux jours, et que je compte lire et relire, allongé dans l'herbe. Il y est question des histoires guérisseuses, du récit qui redonne à l'égaré, au dispersé, le secret du retour à l'immanence, et du paysage devenu dépositaire du pouvoir des histoires. Le soleil est avec moi et il souffle un petit vent mordant qui me tiendra bien réveillé, dans ma cache.

Je longe le lac, grande soucoupe blanche encore, avec de l'eau claire sur ses bords, où j'aperçois quelques grenouilles à l'allure spectrale, mortes tranquilles aux yeux pâles, défuntisées par l'arrivée subite du gel, en novembre. Le chien patauge un moment dans la boue de la grève, appâté par l'effluve fauve du rat musqué. Je profite de son acharnement passionné à fouiner et creuser dans le sable pour m'enfoncer dans la futaie où, tout seul et en avançant à pas de loup dans l'herbe, j'ai peut-être des chances d'apercevoir l'oiselle à l'ouvrage. Un petit nuage jaune survole les merisiers tronqués; mon feu d'hier, ranimé par la brise. À présent, cette partie-là du jardin est éclaircie, les arbres taillés, les branches brûlées, les rondins de bois rouge sagement cordés entre deux troncs secs. Bel ouvrage, mais il y a tant à faire encore! Je m'arrête, au beau milieu d'une clairière toute bossue de terriers de siffieux, me laisse tomber à genoux dans la mousse humide et je reste là, prosterné, à écouter l'air et le vent, la tête absolument vide et le cœur battant à grands coups. Là-bas, cent pieds devant moi, un bosquet de cenelliers, laissés à peu près intacts par la glace meurtrière. Je suis presque sûr que c'est dans l'entrelacs hérissé d'épines de ces branches tourmentées que la tourterelle a élu domicile. Tout à l'heure, j'irai voir, quand j'aurai entendu le sifflement de moulinet qui se dévide, accompagné du petit gloussement de pigeon effrayé, stridence et roucoulement caractéristiques de l'envol ébroué de la tourterelle.



Le Joshua Tree National Park

Cibecue, Arizona

Je trouve un creux sec, entre deux huttes de marmottes qui enthousiasment beaucoup le chien, et m'allonge pour lire l'éprouvante compte rendu de la vie de tous les jours, à Cibecue, Arizona, de la petite communauté apache (1200 individus seulement) raconteuse d'histoires désensorcelleuses. Basso écrit: «*Stories go to work on you like arrows, stories make you live right. Stories make you replace yourself.*» («Les histoires travaillent à la manière de flèches qui vous transpercent. Les histoires vous aident à vivre digne-ment. Les histoires vous permettent de vous rééquilibrer.») Basso converse longuement avec l'Indien Nick Thompson, qui tente de lui faire comprendre à quel point la connaissance et la reconnaissance, de même que l'épellation indéfinie des noms de lieux où se sont déroulées les histoires «magiques», éloignent le mauvais esprit. Le paysage, le coin de pays — cette «saillie de rochers en forme d'ours debout sur deux pattes», cette «talle de saules évasée en entonnoir» — n'est pas seulement le décor naturel de l'histoire surnaturelle, mais le lieu même de la métamorphose, l'emplacement exact du pouvoir, du charme, capable, à chaque fois qu'on le fait revivre, simplement en prononçant son nom, de redonner à l'individu qui l'évoque sa force et sa sagesse. Voici comment ça marche.

Ils sont assis en cercle autour du feu. Nick ou Annie prend la parole pour évoquer l'histoire de cet homme qui était tombé amoureux de la femme de son fils, «sous les saules en entonnoir». Cette histoire est destinée à l'un des membres de la communauté, que Nick ou Annie soupçonne de nourrir pour la femme d'un autre un amour chimérique et impensable. Jamais l'Indien apache n'ira jusqu'à faire directement un reproche à son frère, conscient de ses propres faiblesses, de son propre «machèvement». L'homme en question écoute attentivement, de plus en plus persuadé, à mesure que l'histoire se complique, que ce chapeau-là lui va remarquablement bien. Personne ne dit mot, autour du feu.

L'histoire fait son chemin, la flèche atteint sa cible et pas un commentaire ne fuse dans la nuit. (Souvent, les autres ignorent absolument à qui l'histoire s'adresse, lequel ou laquelle s'apprête à fauter, cible pour la flèche du récit.) L'individu ainsi «visé» comprend tout à coup son égarement, et imagine aussitôt une rectification. Mais cela ne s'arrête pas là. À chaque fois qu'il ou elle longera la «talle de saules évasée en entonnoir», ou simplement évoquera le souvenir du lieu révélateur, l'enchantement opérera et le discernement reviendra à l'individu tenté par l'impossible.

Les lieux désensorcelleurs

Basso fut mis sur la piste des histoires guérisseuses un jour qu'il croisa un Apache occupé à réciter fiévreusement les noms de tous les lieux désensorcelleurs, comme une litanie, un chapelet récité au bord du chemin, ressus-

citant le théâtre de dizaines de scènes «thérapeutiques». L'Indien avoua, en souriant de toutes ses dents, qu'il débitait «par plaisir» les noms magiques, persuadé que l'évocation des paysages et des histoires qui s'y étaient déroulées le remettrait «d'aplomb». Basso a répertorié 296 lieux magiques, sur les 104 kilomètres carrés que forme la réserve de Cibecue. (1)

L'Indien, assis au bord du chemin, à réciter les «place-names». Le pouvoir des histoires, le pouvoir des paysages. Je ne crois à rien d'autre; j'ai mes coins guérisseurs, moi aussi, je me récite souvent leurs noms («la roche du héron», «le petit creux où j'ai trouvé le rat musqué mort», «la clairière où s'est envolée pour toujours l'outarde que nous avions gardée tout un hiver dans la grange», etc.). Lieux dramatiques, lieux des histoires, lieux «à pouvoir».

La littérature, ce n'est que cela, au fond: le récit de «place-names» magiques. Basso écrit (tout romancier pourrait en dire autant): «*Unless narrated events are spatially anchored their significance is somehow reduced and cannot be properly assessed.*» («Une histoire qu'on raconte sans la fixer proprement dans l'espace où elle se déroule laisse une empreinte réduite et ne reste pas en mémoire.») Tout à fait mon avis! Aussi le paysage, le lieu de l'événement, prend-il toute sa place dans mes histoires. Il me faut savoir exactement où survient l'indiscrétion, l'ébruitement: le récit n'opérera que si mon «place-name» est précis, bien senti et bien rendu. Et, souvent, je revisite les lieux de mes histoires, qui sont bien réels pour moi, auréolés de cette lumière théâtrale du site «magique». Basso écrit: «*Geographical sites, together with the crisp mental pictures, keep badness away.*» «C'est ce que j'essaie si souvent de faire comprendre à l'apprenti-écrivain, qui s'acharne à situer son histoire dans un lieu inconnu ou mal connu de lui, donc mal imaginé, donc peu fertile, donc peu convaincant.»

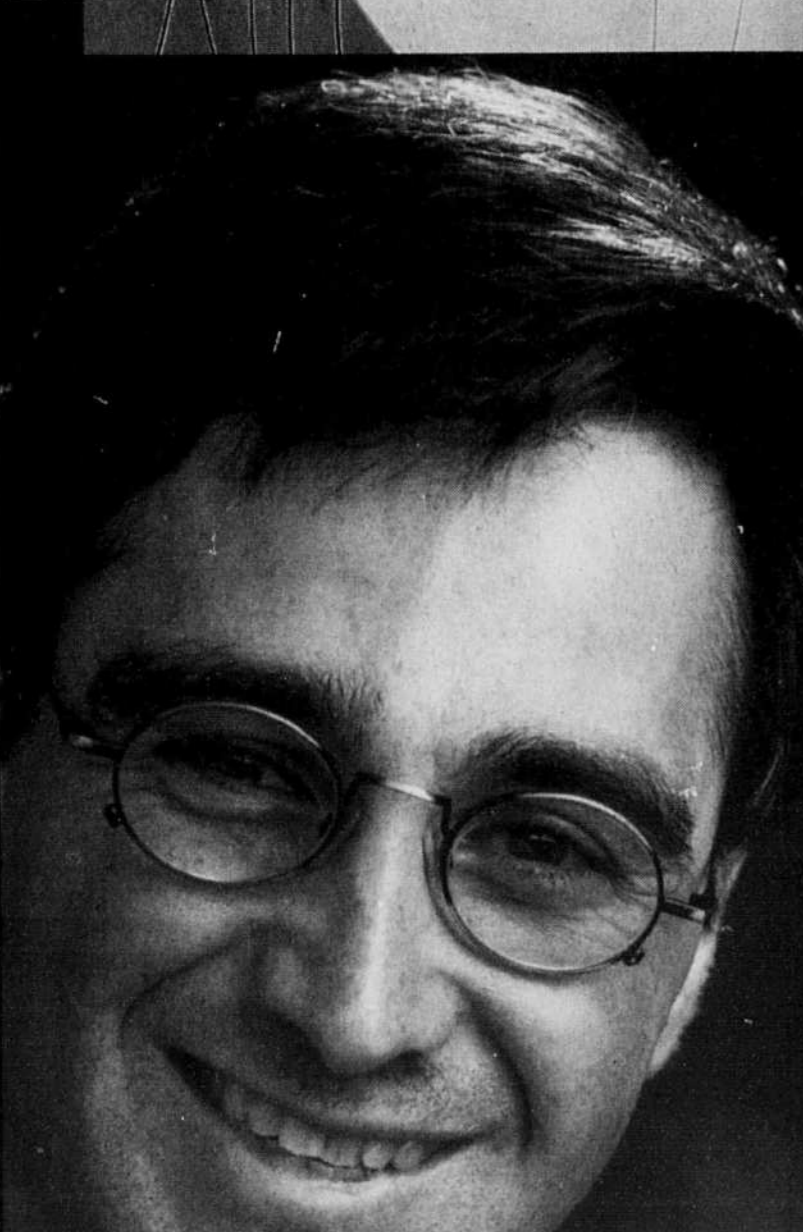
Soudain je lève la tête, attrapé par la plainte flûtée — on dirait un enfant qui s'amuse à souffler dans un vieux tuyau percé — de la tourterelle. Et puis je vois l'oiseau traverser en flèche le touffu des branches de cenelliers. Je le saisis. Saisissant vite les jumelles, j'aperçois le nid commencé, un petit paquet d'herbes échevelées, accroché à la fourche la plus basse de l'arbre. Longtemps je l'observe: elle va et vient, un long ruban de feuille de mil au bec. Le lieu deviendra un «place-name», un endroit magique, l'emplacement exact, précis, de mon embuscade, en bordure de la lisière de cenelliers, le paysage unique d'une histoire sans pareille. Je l'évoquerai souvent, je le raconterai quelque part, jamais il ne s'effacera. «*The landscape is a repository of distilled wisdom.*...», écrit Basso. («Le paysage est un alambic qui distille la sagesse à foison...»)

Je reviens tranquillement, en suivant le chien, qui sait mieux que moi se faire un chemin à travers les troncs allongés et les miroirs d'eau. Ecrire, c'est retrouver la magie d'événements inoubliables, survenus dans des lieux ineffaçables. «*It is a reciprocal appropriation, écrit Basso. Approximation in which man invests himself in the landscape, and at the same time incorporates the landscape into his own most fundamental experience.*...»

Le tissage du nid de la tourterelle est tellement lâche que, bientôt, je pourrai voir les œufs, au travers. Peut-être même apercevoir-je, cette année, la tourterelle nourrissant ses petits de ce lait, qu'elle est la seule de son espèce à sécréter, et qu'on appelle «lait de pigeon», secrètement distillé dans la gorge de l'oiseau... On ne sait jamais, à force de patience...

WISDOM SITS IN PLACES
Keith H. Basso
Éditions Antaeus, 1986

ANDRÉ SAVARD



André Savard

Des cyberpaumés



Roman
21,95 \$

Un roman
étonnant et
détonnant sur le
milieu marginal.



L'HEXAGONE

La passion de la littérature

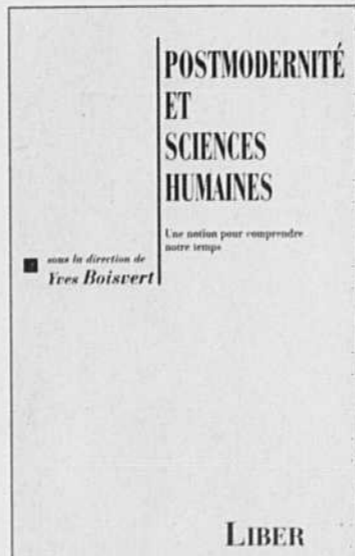
Achetons Vos livres, petite ou grande collection, Payons le bon prix. Argent comptant.

Vendons Bande dessinées, Livres d'art et 20 000 autres titres à moitié prix ou mieux. Qualité et choix.

SERVICE À DOMICILE
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

LIBER

sous la direction de
Yves Boisvert
POSTMODERNITÉ
ET SCIENCES HUMAINES
Une notion pour comprendre notre temps



LIBER
198 pages, 25 dollars

Textes de:

- Michel Maffesoli
- Frances Fortier
- Gérard Raulet
- Pierre Hamel et Claire Poitras
- Guy Ménard
- Louis Borgeat
- Denis Jeffrey
- Laurent Deshaies et Robert Lussier
- Yves Boisvert

Cinq romans québécois du XIX^e siècle à découvrir

Les Éditions de la Nuit : 418-659-7715
747, des Malaises, Sainte-Foy G1X 3C8
http://www.corpodem.qc.ca/lnuit
Distribution UNIVERS: 1-800-859-7474



Pamphile Le May
Bataille d'âmes
361 p., 23 \$



Pamphile Le May
Le Pèlerin de Sainte-Anne
449 p., 23 \$



Napoléon Legendre
Sabre et scalpel
253 p., 23 \$



Boucher de Boucherville
Nicholas Perrot
184 p., 23 \$



Édouard Duquet
Pierre et Amélie
228 p., 19 \$

LIVRES

LE FEUILLETON

La jeune fille et l'espoir

LE PUIITS

Élisabeth Jolley
Traduction de l'anglais (Australie)
par Guillemette Belleteste
Rivages, Paris, 1998, 226 pages

Née en Angleterre en 1923, d'une mère viennoise et d'un père quaker, Elisabeth Jolley est partie en 1959 s'installer dans l'ouest de l'Australie avec son mari et ses trois enfants pour se lancer dans l'exploitation et l'élevage des oies. Elle devait plus tard diriger là-bas des ateliers d'écriture dans les prisons et les centres communautaires. Elle vit toujours en Australie et a à son actif quatre recueils de nouvelles et neuf romans, dont *Le Puits* (qui date de 1986) est le quatrième traduit en français après *L'Héritage de Miss Peabody*, *Tombé du ciel* et *Foxybaby*.



Jean-Pierre Denis

C'est à peu près tout ce que je sais de cette dame âgée maintenant de soixante-cinq ans, qui a mis près de vingt ans avant de se faire reconnaître des Australiens et qui est aujourd'hui une des figures majeures de la littérature dans ce pays. Notons aussi que les Anglo-Saxons ont pour elle une grande estime, sans doute parce qu'elle représente bien la gent féminine anglaise, du moins un de ses modèles: à la fois caustique et fantasque, pleine d'énergie, amoureuse et passionnée, toujours prête à se lancer dans des aventures invraisemblables pour le plaisir et le défi lancé au sens commun. En somme, une femme de tête et de cœur.

De cœur ardent! Tous ses romans tournent d'ailleurs autour de la question amoureuse, de la passion et de la solitude. Plusieurs, même, nous montrent des femmes entre elles, qui s'aiment et couchent ensemble. Bien que ce ne soit pas le cas dans *Le Puits*, on retrouve tout de même l'histoire d'une passion, celle qu'une vieille dame éprouve pour une jeune fille, une orpheline, qu'elle a ramené à la maison un jour où elle faisait des courses en ville. L'une des forces de ce roman, animé par un véritable sens du récit et une grande finesse psychologique, est de se déployer dans cet espace trouble qu'est la passion amoureuse lorsqu'elle se situe dans les marges de l'admissible, au cœur d'une blessure ancienne qu'elle vient réactiver. L'autre, c'est d'atteindre, à travers ses personnages, le plaisir, intensément, comme si les limites pouvaient toujours être repoussées et l'espoir renaître de ses cendres.

L'enfance retrouvée

De sa vie Esther (Miss Harper) n'a touché ni été amoureuse d'un homme. Très tôt affublée d'une infirmité à la jambe qui la fait boiter, de surcroît pas très belle, les seuls souvenirs radieux de son enfance sont les moments qu'elle a partagés avec sa gouvernante allemande, Hilde Herzfeld, avant que celle-ci ne quitte le foyer à la suite d'une obscure histoire de relation ancillaire qui a mal

tourné. Depuis lors, elle n'a plus jamais partagé ses joies avec les humains, même pas avec son père ou sa grand-mère. «*Elle aimait bien les poules, disait-elle, parce qu'elles ne demandaient rien à personne contrairement aux chiens et aux gens.*» Quand Katherine, la jeune orpheline, débarque dans sa vie, c'est la vie elle-même qui lui revient, et avec elle les meilleurs moments de son enfance.

Katherine, qui n'a que quinze ans au début du récit, est vive, fantasque, elle adore danser et faire comme si elle jouait dans un film de John Travolta, allant même, quand elle parle, jusqu'à étirer les syllabes à la manière des acteurs américains. En fait, elle est parfaitement insipide, mais tellement vivante! (On pense à Lolita de Nabokov, avec qui elle a plus d'une similitude.) Esther s'attache si vite à elle que, bientôt, elle n'arrive plus à concevoir ce que serait sa vie sans la jeune fille. Elle dresse des plans, rêve de voyages à deux, songeant même à lui léguer sa fortune à sa mort. En attendant, elle s'amuse et acquiesce à tous ses desirs.

Elle à qui il n'était jamais venu à l'idée que l'on pût se distraire en se rendant à une quelconque séance de cinéma au drive-in fréquente maintenant ces endroits où elle a sa place réservée. Ce n'est pas qu'elle aime ces films — qu'elle trouve insignifiants, répétitifs, inéptes et sans intérêt, sans compter leur musique! —, mais elle aime la joie, l'enthousiasme qu'ils suscitent chez sa jeune protégée. Ensemble elles courent, chantent, se coiffent mutuellement, se racontent des histoires et vont même parfois jusqu'à boire du champagne avec leurs corn flakes. Esther agit moins comme une mère que comme une gamine. Bien sûr, ce train de vie finit par l'obliger d'abord à louer sa maison puis bientôt à la vendre. Qu'à cela ne tienne! Elles se contenteront toutes deux de vivre au fond du champ dans une petite maison. Et voilà la machinerie du plaisir repartie!

L'accident

Mais un jour un événement survient qui fait tout basculer. Au retour de la fête donnée par le nouveau propriétaire à l'hôtel de ville, Katherine heurte avec la camionnette quelqu'un qui se trouvait sur la petite route. Sentant son bonheur menacé, Esther réagit très vite et se débarrasse du corps en le faisant basculer dans le puits (on a d'ailleurs droit ici à une «reprise» puisque cet accident ouvre le récit), tout comme elle se débarrassait de la vaisselle encombrante ou de pièces de vêtements en les précipitant dans ce même puits désaffecté. Tout prend alors une autre tonalité, mêlée de remords, de délire, d'angoisse et de soupçons, où même le mort (mais est-il vraiment mort?) se met à parler. N'allez cependant pas croire que le roman se termine mal. Non. Mais

quelque chose plane et continuera de planer sur la vie d'Esther et de Katherine qui les privera à jamais de son innocence. Je ne vous en dis pas plus, sinon que le roman se rapproche alors de l'univers des romans de Patricia Highsmith.

Étonnamment, ce n'est pas ce qui m'a le plus touché, le plus marquée dans ce roman dont toute la première partie est pour moi infiniment plus riche que la seconde. Pourquoi? Parce que j'ai eu l'impression, à partir de cet accident, d'entrer dans un film américain misant sur la recette toujours payante du meurtre et du mystère. Ce n'est pas que cet accident soit injustifié sur le plan narratif, qu'il paraisse invraisemblable ou incongru dans un pays où les voitures heurtent régulièrement des kangourous sur la route, mais la mort, déjà présente dans la première partie du roman — sous des formes beaucoup plus subtiles, plus fines sur le plan psychologique —, nous en disait bien plus sur la solitude, sur l'impossibilité de faire corps avec ses souvenirs, sur la menace toujours présente que le rêve ne s'effondre, que la vie nous échappe, que la jalousie ne vienne tout gâcher, que le bonheur ait une fin, que cette mort abrupte et, quant à moi, un peu facile.



«*Quelquefois Hester venait s'asseoir au milieu de sa basse-cour, prenant secrètement note de l'animal à estourbir en vue d'un prochain festin. De la pointe vernie de son soulier orthopédique, elle caressait le chat le plus proche tout en fixant d'un œil étréci un gros canard blanc exceptionnellement vorace.*» Festin et mort, infirmité; tout est ici remarquablement synthétisé dans cette scène sans qu'il soit besoin d'en rajouter.

De même, les accès de jalousie et de «bile» qui s'emparent d'Esther à la simple idée que Katherine, qui échange une correspondance avec une amie du même âge (Joanna), puisse un jour l'abandonner pour cette jeune fille auraient pu ouvrir bien d'autres voies à ce récit. D'autant plus que la visite de Joanna, sans cesse retardée grâce aux soins hypocrites d'Esther, ne trouve pas son dénouement. Cela dit, Elisabeth Jolley est d'une remarquable efficacité dans son récit et on retrouve bien là une écrivaine de talent.

denisjp@mblink.net

POÉSIE

Mélancolie

Beausoleil et Roy établissent un nouveau rapport au langage

QUATRE ÉCHOS DE L'OBSCUR

Claude Beausoleil
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 1997, 81 pages

VIES

André Roy
Les Herbes rouges
Montréal, 1998, 135 pages

DAVID CANTIN

Pour bien des poètes, la mélancolie représente un état de fragilité intérieure où fusionnent la tristesse et la joie. Son expression lyrique a toutefois posé bien des pièges à ceux qui voulaient affronter ce sentiment complexe. Comment ne pas se laisser prendre par l'ambiguïté des excès de l'émotion? C'est d'ailleurs face à ce dilemme que s'installe un nouveau rapport au langage dans les plus récents livres de Claude Beausoleil et d'André Roy. La mélancolie atteindra-t-elle toute une génération issue de la modernité québécoise?

Lauréat du grand prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières en 1997, Claude Beausoleil se met à l'écoute d'une passion douloureuse dans son recueil *Quatre échos de l'obscur*. Ce nombre symbolise à la fois la division organique du poème ainsi que l'acheminement du passé au présent, du bonheur à la détresse amoureuse. Loin de l'effervescence lyrique qui se dégage de l'ensemble de son œuvre, Beausoleil se rapproche désormais d'un mode d'expression plus énumératif et saccadé.

Cette alternance du vers long au vers court précise davantage cette «voix brisée» qui dit «l'après de la douleur». C'est à travers cet échange entre les multiples dialogues intérieurs du poète que s'installe un climat d'attente où l'incertitude rejoint la peur d'aimer à nouveau: «*Je n'ouvrirai plus la porte sur toi, / elle restera scellée / comme ta bouche de froid.* / Traduit. Un amour traduit, / inscrit audible. Science. / Un amour précis comme l'ombre / que la nuit conduit vers la ville. / Un drame demeure: / l'affrontement, les déchets œuvrent / silencieux. / Lassée de la langue du pouvoir, / cette perte change le ciel en vautour. / Désarmé, je n'ai plus de demeure, / je n'ai qu'à ne plus croire aux paroles.»

Sans renouveler la fascination continue pour les motifs identitaires et urbains, ce court recueil amène toutefois la poésie de Beausoleil vers des hori-

zons inhabituels. Son rythme beaucoup moins narratif génère un espace plus abstrait qui rend, avec conviction, les contrastes de la tristesse mélancolique. Avec *Quatre échos de l'obscur*, Claude Beausoleil en arrive à dépasser ses propres contraintes. Pourtant, il reste à savoir si une pareille somme d'écriture (plus d'une quarantaine de titres depuis 1972) mérite tout le prestige que l'institution littéraire québécoise veut bien lui accorder.

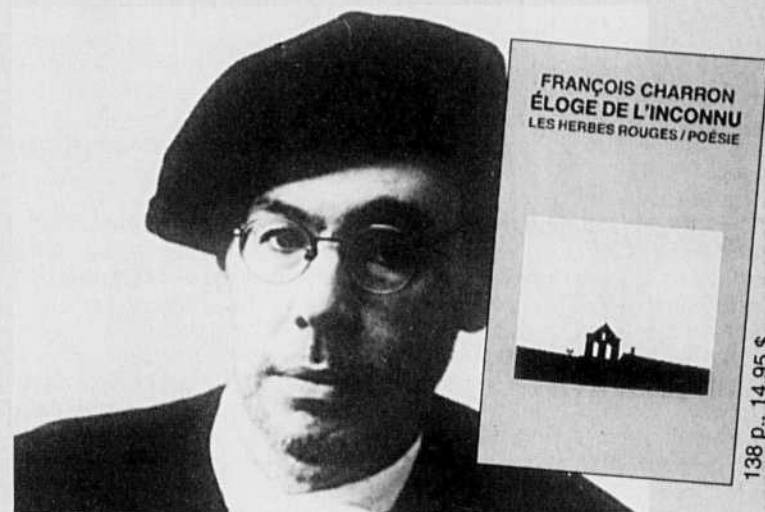
Obsession

Devant des obstacles similaires à ceux de Beausoleil, l'œuvre d'André Roy arrive difficilement à dépasser une quête qui se restreint à l'unique obsession libidinale. Depuis plus de 20 ans, cette poésie cherche à recréer les multiples plaisirs du corps et du texte autour d'une perspective homosexuelle. Pourtant, à partir du cycle de *L'Accélérateur d'intensité* (1989-1995), les ravages de «la grande maladie» entraînent désormais un ton plus sombre où l'effroi se mêle à la tristesse.

Sous le signe du rêveur mélancolique, *Vies* donne lieu à une voix plus introspective qui s'interroge sur les conséquences de cette rencontre angoissante du désir et de la douleur. Avec quelque peu d'ironie, ce livre se présente tel un bilan poétique où se rassemblent les nombreuses recherches formelles du poète. Face à l'appel des sens, un être se questionne à travers sa vieillesse pour mieux comprendre tout ce qu'impliquent «les dégâts du cœur»: «*Telle façon d'écrire, telle façon d'aimer. / La vie contient tous les mots / Que nous avons construits depuis notre naissance / (Les autres viendront plus tard).* / *Le pourquoi et le comment, c'est beaucoup / Quand on écrit à côté des fantômes, / Et la nature exige qu'une partie sombre / Accompagne une partie fauve de soi.*»

Suivant un registre beaucoup plus expansif, *Vies* répète le discours tragique qui habitait *Le cœur est un objet noir caché en nous* (Les Herbes rouges, 1995). Malgré ses réussites, on peut espérer que cette œuvre transitoire amène la poésie d'André Roy vers autre chose qu'elle-même.

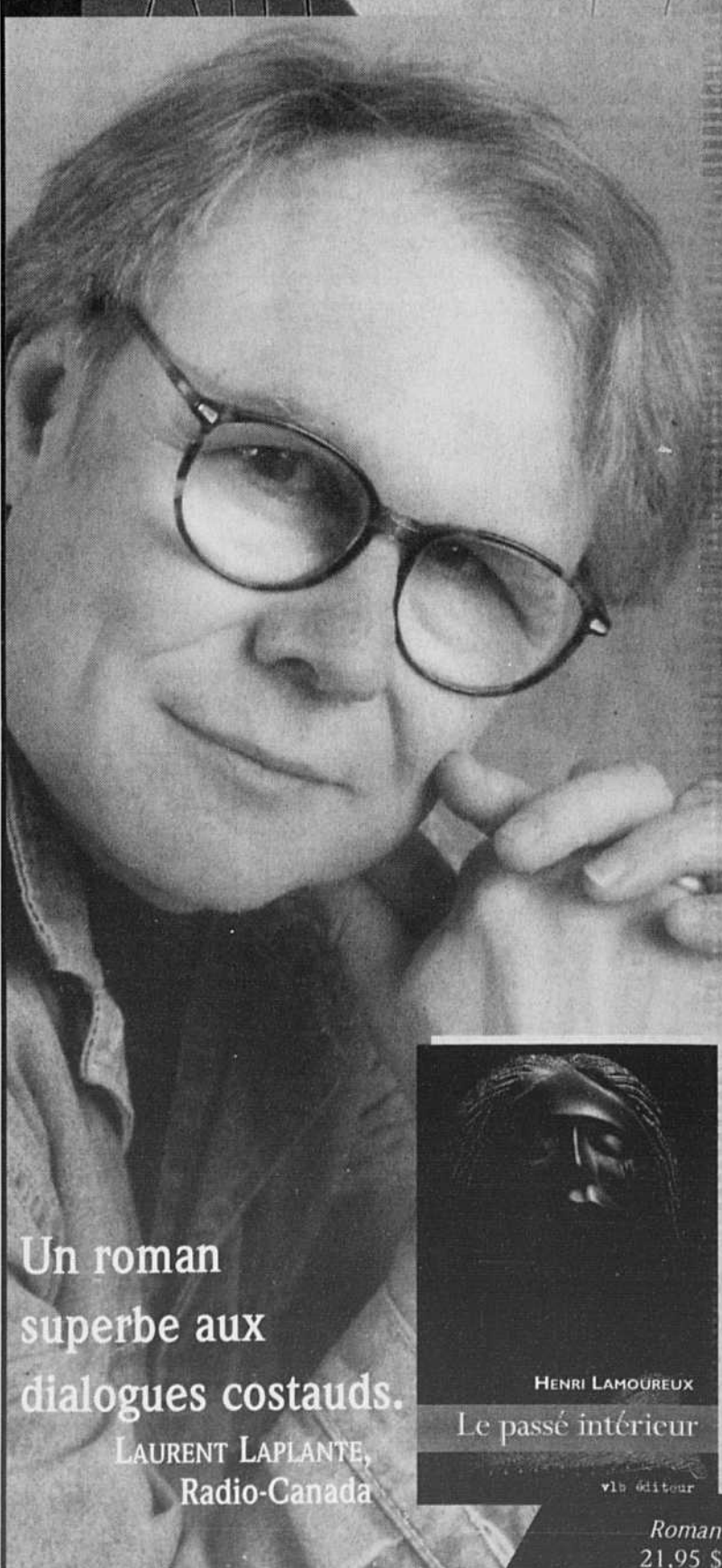
FRANÇOIS CHARRON
Éloge de l'inconnu



Un des poètes majeurs du Québec moderne.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

HENRI LAMOUREUX



Un roman superbe aux dialogues costauds.

LAURENT LAPLANTE,
Radio-Canada

Le passé intérieur

Roman
21,95 \$



vlb éditeur

La passion de la littérature

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent,
tél. : 499-2012, fax : 499-1535
www.gallimard-mtl.com

LES SOIRÉES fides

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

À l'heure des grandes interrogations

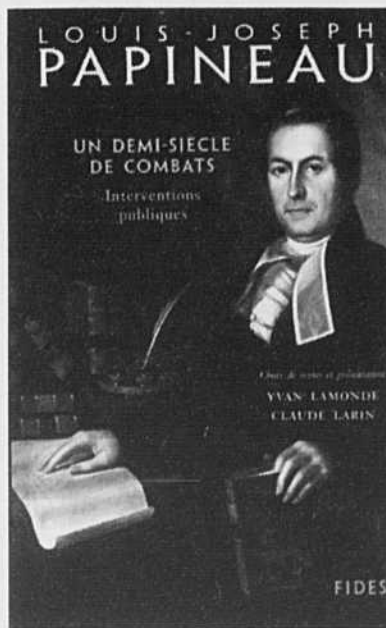
Conférence

de

Yvan Lamonde

et

Claude Larin



Le mardi 14 avril à 19 h 30

Maison de la culture Côte-des-Neiges
5290, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal

Entrée libre

Pour information : Librairie Renaud-Bray, tél. : 342-1516

Chat sauvage

Jacques Poulin



192 pages • 22,50 \$

«On entre dans ce roman à pas feutrés, comme ses félins adorés. [...] Jacques Poulin semble [y] avoir mis le meilleur de tous ses livres.»

Raymond Bertin, *Voir*

«La poésie comme si de rien n'était. Ce pourrait être une définition de l'art de Poulin.»

Chrisian Rioux, *Le Devoir*

«Jacques Poulin a créé une fois encore un univers très dense, où les passions l'emportent sur tout le reste, ambitions ou rivalités.»

Réginald Martel, *La Presse*

LEMÉAC / ACTES SUD

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT DES ARTS

FAIRE LA CLASSE À L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE

Bernard Rey
ESF éditeur, coll. «Pratiques et enjeux pédagogiques»
Paris, 1998, 127 pages

Cet ouvrage en est un de pédagogie, comme on les aime. Une réflexion sur l'enseignement et sur l'importance des savoirs élémentaires qui ne sont pas si faciles à transmettre. Un livre sur les «principaux gestes du métier». Un livre sur la valorisation de la «pédagogie du projet», si chère à Célestine Freinet, et sur la «pédagogie du problème» qui s'expérimente plus facilement en sciences. Ce n'est pas un livre didactique ou encore de «recettes» dites infaillibles, dont on ne sait plus d'ailleurs que faire. Un livre avec des enseignants débutants «avec l'intention de leur faire éviter quelques erreurs» et aussi aux «maîtres chevronnés [...] pour qu'ils y trouvent matière à réflexion et à discussion et, le cas échéant, des raisons plus solides encore de faire comme avant». Un livre pour les parents afin de les inciter à participer davantage à la vie de l'école. Un livre où l'apprentissage scolaire est défini comme «un processus qui se déroule comme un cheminement propre à chacun et selon un rythme qui varie énormément d'un individu à l'autre». Un livre qui tient compte de la différenciation pédagogique.

Pour le lecteur québécois, quelques précisions s'imposent car cet ouvrage s'adresse d'abord, on le comprendra, à un public français.

L'école élémentaire, en France, compte cinq classes (et non pas six comme au Québec). Les élèves de 6 ans sont au CP (cours préparatoire), ceux de 7 ans, en CE1 (cours élémentaire 1), ceux de 8 ans en CE2, ceux de 9 ans en CM1 (cours moyen 1) et ceux de 10 ans en CM2, ce qui correspond au Québec à nos classes de première à la cinquième année. Quand, dans l'ouvrage, on parle de deuxième cycle, c'est l'équivalent de notre première et de notre deuxième année; le troisième cycle réfère à la troisième, à la quatrième et à la cinquième année. Il faut savoir également que l'école maternelle française a trois classes (petite, moyenne et grande maternelle) et que cela constitue le premier cycle du primaire de l'école française.

APPRIVOISER LE THÉÂTRE

Hélène Beauchamp
Les Éditions Logiques, coll. «Théories et pratiques dans l'enseignement», Montréal, 1997, 279 pages

Hélène Beauchamp, professeure au département de théâtre à l'UQAM, nous communique sa passion du théâtre. Elle nous livre dans cet ouvrage, très bien écrit, l'histoire et l'âme du théâtre pour enfants, particulièrement au Québec. Plusieurs lecteurs non sen-

sibilisés à cette réalité, constateront en le consultant qu'ils sont passés à côté de quelque chose d'essentiel et qu'ils n'ont pas participé à cette magie théâtrale, puis à «une symbiose entre des artistes et des enfants».

Apprivoiser le théâtre — qui est une édition revue, mise à jour et augmentée de l'ouvrage paru sous le titre *Les Enfants et le jeu dramatique*, aux éditions De Boeck (Bruxelles, 1984, épuisé) — mérite une lecture attentive; il devrait être obligatoire pour tous les membres des prochains conseils d'établissement des écoles primaires et secondaires pour que ceux-ci réalisent l'importance du théâtre à l'école, d'autant plus que le rapport Inchauspé n'en fait pas une priorité (ce sont les arts plastiques et la musique qui ont été retenus pour le cursus).

Le livre se divise en trois parties — le théâtre et les enfants, les enfants et le jeu dramatique, puis la création théâtrale des enfants — bien distinctes, bien structurées, bien documentées. Pour Hélène Beauchamp — auteure de plusieurs articles, cofondatrice de la Maison Théâtre et formatrice de plusieurs enseignants et intervenants en théâtre — la notion d'intériorité est toujours valorisée: les enfants ne sont pas seulement des spectateurs, ils sont «des partenaires intelligents et sensibles, créatifs et responsables [...] et il est souhaitable de leur donner accès à l'expérience artistique». On n'insistera jamais assez sur l'importance du théâtre à l'école.

DÉCOUVRIR LES ŒUVRES D'ART

France Lord et Michel Allard
Les Éditions Logiques, coll. «Guides pratiques», Montréal
1998, 126 pages

La découverte des œuvres d'art est, certes, d'abord, reliée à la sensibilité, mais elle mérite d'être approfondie par une connaissance minimale du langage plastique. C'est pour répondre aux nombreuses questions des visiteurs d'un centre d'exposition que Danielle Desjardins, alors directrice générale de la salle Augustin-Chénier, à Ville-Marie, au Temiscamingue, a émis le vœu qu'un guide soit produit. France Lord, consultante en muséologie, et Michel Allard, professeur au département des sciences de l'éducation à l'UQAM, ont d'abord rédigé une brochure qu'ils ont expérimentée, puis ils l'ont peaufinée. L'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui contient trois thèmes: le langage plastique, les techniques et les grands courants de l'art (art moderne et art contemporain).

Dans cet ouvrage qui se veut sans prétention, les auteurs proposent des «mots pour le dire» et «certaines notions fondamentales permettant de goûter davantage les œuvres d'art et de profiter pleinement des moments uniques offerts au musée».

Louise Julien

GUYLAINE MASSOUTRE

Il n'est pas de maître de la fortune plus malheureux qu'Édipe lorsqu'il apprend sur quelle misère atroce repose son bonheur. Depuis la célèbre pièce de Sophocle, le double deuil d'Édipe nous parle de l'impitoyable envers les auteurs de nos jours. Si bien que chaque écrivain qui fait aujourd'hui le portrait de ses parents s'inscrit dans ce lignage emblématique, avec sa part de douleur tragique et d'amour entaché.

Il paraît difficile de tricher sur ce sujet. Ruser serait se mentir à soi-même: ces trois ouvrages, sans sous-titre générique, se donnent dans la sincérité de leur propos. Car broser un portrait d'un de ses parents revient à parler de soi, quels que soient la passion qui l'inspire, ses silences ou ses bavardages intempestifs. Mais, de ces trois ouvrages, que les lignes du dessin sont contrastées! Ni l'intensité, ni la perspective et les couleurs ne se ressemblent. L'un est consacré au souvenir ému d'un père mourant tranquillement, l'autre à une mère excentrique et bien vivante. Le troisième trace en filigrane la disparition d'une mère au terme d'une maladie. Trois manières de se peindre, dans l'amour de l'autre, à travers un miroir sans tain.

LONG SÉJOUR

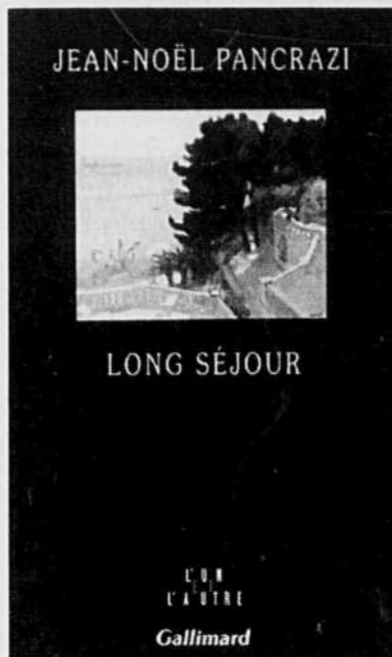
Jean-Noël Pancrazi
Gallimard, coll. «L'un et l'autre»
Paris, 1998, 94 pages

Le premier ouvrage, dédié à Roger Pancrazi, honore la belle collection que dirige le psychanalyste J.-B. Pontalis. L'écriture est envoiante, les phrases lentes et précieuses. Le style de Jean-Noël Pancrazi est serti dans un récit à l'imparfait, comme un bijou de famille à la monture ancienne: travaillé longuement, riche d'un vocabulaire qui ressuscite le XIX^e siècle et brille de mille feux imagés.

Le récit s'attache aux derniers moments de ce père à la Maison Eugénie, en Corse, où il achève sa vie. L'enfant, pris en otage dans la mesentente de ses parents, «arbitre inexpérimenté qui s'aventurerait trop avant dans l'aire

Mon père, ma mère

Aveux d'écrivains suggérés par un retour sur les souvenirs



des coups et que, dans le déroulement de leur combat, ils n'hésitaient pas à cogner au passage», se révèle alors un homme réconcilié avec ses manques, sa solitude, sa tristesse cachée de mal-aimé. Contrairement à Édipe, avide de gloire, Pancrazi s'accompagne la déchéance de ce père qui s'étiole, avec une tendresse et une émotion qui l'entraînent de plus en plus profondément vers son île natale.

«Altier et dérisoire, tel un vieil empereur de comédie», Pancrazi père est pardonné de ses fuites et de ses lâchetés. Le voici réduit à l'état de pantin infantile, attendrissant et malgré tout souverain, auréolé d'une grande délicatesse. C'est pourquoi l'ombre de la mort ne ternit pas l'éclat du père redécouvert, à qui le cœur lourd d'un fils écrivain adresse aujourd'hui un hommage touchant: «J'avais l'impression, en l'attendant avec le pyjama que j'avais acheté au rayon cadet des Galeries ajaciennes et qui lui donnerait une allure de lutin rouge lorsque je l'en habillerais après le bain, qu'il était devenu mon enfant, le seul que j'avais eu dans ma vie et que j'aurais jamais.» Dans l'élan vers le néant qui les libère l'un et l'autre des obligations d'une relation, surgit un temps de bonheur.

Bien des pages méritent qu'on s'y

arrête. Par exemple, l'évocation d'une invasion de sauterelles, en Algérie, est une réussite littéraire d'une rare qualité. Autres moments intenses, les mots amers de l'écrivain, à l'endroit du gynécée maternel, qui étouffa son père et dans lequel il dut lui-même contrefaire sa vraie nature d'homme, n'ont d'égal que sa ferveur à tapisser le mausolée de sa mémoire d'arabesques colorées et de parades flamboyantes. Par la mort de son père, l'écrivain est aujourd'hui délivré de tous les tourments passés.

UNE PETITE FEMME

Jean-Marc Roberts
Grasset
Paris, 1998, 174 pages

Le second ouvrage est dédié à Peggy, alias Ada Lonati Roberts. Cette «petite femme», sans pudeur, volontaire, excessive et envahissante, c'est une mère fantasque, comédienne de son métier et artiste de cabaret, mais ici surtout exaspérante à force d'amour maternel. La franchise caractérise ces rapports mère-fils, ce qui est d'autant plus étonnant que celle-ci est toujours en vie. D'où, peut-être, la symbiose. Mais ce que ce récit a de particulier, ce n'est pas tant l'écriture que la façon discrète dont J.-M. Roberts fait sentir le détachement progressif qui s'effectua malgré tout entre cette mère, qui n'en était pas une, et ce copain, né d'elle, qui devint un jour son fils.

J.-M. Roberts, directeur littéraire, a lu bien des livres sur ce sujet: «La différence entre Peggy et les mères des autres, c'est qu'elle est bien la seule capable d'entendre mon envie, de la favoriser, de l'autoriser. Il existe depuis quelques années une telle compétition dans les aveux chez les écrivains qu'il m'a paru souhaitable de nous voir Peggy et moi participer à la course.» Ainsi parle-t-il de lui-même avec humour, jockey d'une pouliche plus gagnante avec lui que par elle-même. Il y a dans ce livre une froideur intéressante qui n'empêche pas la force d'une passion ni l'exercice du retour sur soi.

Le Tout-Paris des lettres, de l'édition et du spectacle défie dans ce livre. François Truffaut, Cyril Collard,

Hervé Guibert, Patrick Modiano, Bernard Pivot et bien d'autres y font une pirouette rapide. Tel un cirque coloré, le monde de Peggy regorge d'étoiles filantes, des paillettes du showbiz et du tintamarre de l'Olympia où elle se produit à l'occasion. L'acool y jette aussi ses caprices et ses désastres. Mais le confident de Peggy, qui ne se juge pas le partenaire idéal, sèche les larmes de circonstances auxquelles il sait trouver un charme. C'est que le couple ainsi formé rapproche amoureusement «deux danseurs essouffés». Unis malgré eux par celui que Marco nomme «l'Américain», son père auquel il a déjà consacré un livre, ils sont à la fois complices et l'un pour l'autre un cadeau empoisonné.

Dans cette atmosphère d'une vérité crue, parfois étouffante, l'homme se fait tout petit. Est-ce pour cette raison que la mère demeure plus jeune de caractère que son «petit gros», comme elle l'appelle? Le récit débouche sur une ode troublante, non sans rappeler les années heureuses de Jocaste et Édipe, mère et fils incestueux.

ON NE PARLE JAMAIS DE DIEU À LA MAISON

Ariane Gardel
Éditions de l'Olivier - Le Seuil
Paris, 1998, 78 pages

Le troisième récit, très court, d'Ariane Gardel, âgée de vingt-six ans, a pour caractéristique le refus apparent de toute psychologie. Rien que des faits, des gestes, des constats. Mais il faut attendre les dernières pages pour saisir que la construction du livre parle entre les lignes d'un travail latent de l'inconscient. J'ai repris ma lecture en commençant par la fin, et de nouveau en avant. Et le texte a pris soudain du volume, sa circularité, son intelligence. Papa est l'auteur de *Fort Saganne*. Maman est morte prématurément. Le suicide d'un ami réveille une urgence, occuper le vide. À travers les réalités de sa génération — voyages, amours, amitiés —, ce jeu de collage évoque avec finesse la naissance d'une jeune femme au désir, qui prend avec équivoque et justesse les mots du corps fantasmé de papa.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

À la poursuite des mots

Portrait iconoclaste du Luxembourg

LA CATHÉDRALE EN FLAMMES

Guy Rewenig
Traduction du luxembourgeois par Jean PortanteXYZ / Le Castor astral/Phi
Montréal-Paris-Luxembourg
1997, 269 pages

NAÏM KATTAN

Que savons-nous de la littérature luxembourgeoise, et d'abord, connaissons-nous le Luxembourg? Pour ce faire, la lecture de *La Cathédrale en flammes* nous met sur une piste, celle de Guy Rewenig. Né en 1947, d'origine islandaise, il est décrit

comme l'enfant terrible des lettres luxembourgeoises.

Le personnage de ce roman est John Dennewald, graphiste et cédulaire dans la quarantaine. C'est un rebelle, anticapitaliste, écologiste, nostalgique de Mai 1968. Il est d'abord et surtout en mots.

Sa charge est continue et se dirige contre tout: la centrale nucléaire construite au Luxembourg, la présence de l'OTAN, des Américains dans son pays, l'Église catholique, l'influence étouffante de la

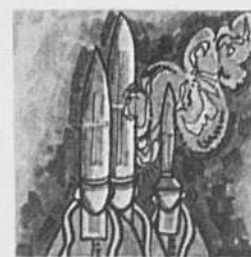
France, l'Union européenne qui englutit le duché mais aussi le Luxembourg lui-même, «le plus petit pays de l'Union européenne, chière de mouche ou faux pli sur la carte géographique».

Qu'apprend-on sur ce pays? Il intéresse d'abord les spéculateurs financiers et est peuplé de petits-bourgeois qui s'aplatissent devant les puissances qui les dominent. Tout en attaquant tout ce qui l'entoure, Dennewald n'est pas exempt de velléités. Il produit une affiche pour une banque, c'est-à-dire pour le système qu'il dénonce. Il choisit mal ses compagnons, ses amis, fait à sa mère des promesses qu'il n'a point l'intention de tenir. Il n'est matière que des mots qu'il déverse en logorrhée où l'humour est dérision et la révolte se réduit à des cris sans conséquence. Et comme il est assailli par le doute, il termine sa diatribe en se demandant «s'il ne faudrait pas avant tout innover dans le domaine des concepts».

Il ne faut pas chercher dans ce livre une intrigue ni même des personnages. L'auteur met en scène un état d'esprit, et les personnages qui peuplent ses pages sont autant le produit de son imaginaire que des inventions dont les points de départ sont des ombres qui encombrant son existence et qu'il n'aperçoit qu'à travers ses mots de refus et de rejet. Nous poursuivons la lecture de ce roman jusqu'au bout, retenus par la truculence jubilatoire de l'auteur.

Appartenant à une littérature on ne peut plus minoritaire, cet ouvrage est publié simultanément par trois éditeurs.

Guy REWENIG



La cathédrale en flammes

Éditions Phi
XYZ, éditeur

RENCONTRES

Olivieri

Écrivains et psychanalystes: une fascination réciproque

Pourquoi les psychanalystes se piquent-ils d'écrire? Bigras, Pontalis, Anzieu, Bion... Pourquoi les écrivains ont-ils besoin de la psychanalyse? Roth, Doubrovsky, Perec... Que devient l'autobiographie lorsqu'elle se transforme en autofiction assumée? Quels risques prend-elle face à l'écriture de soi?

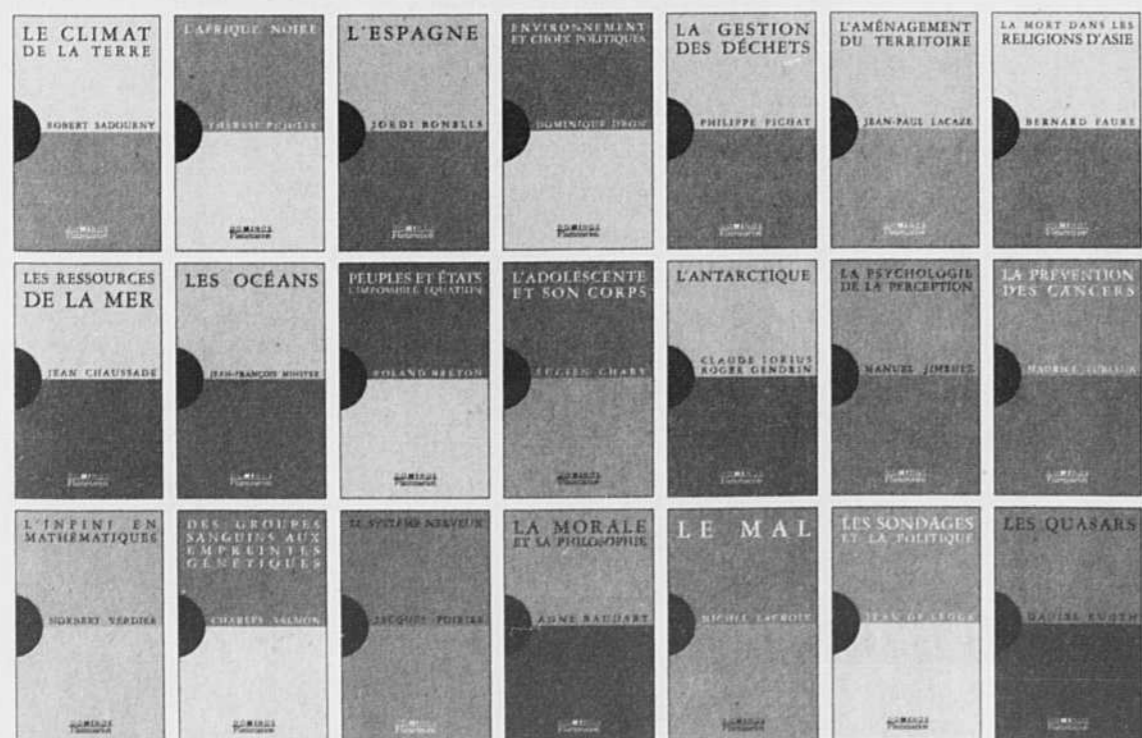
Participants

Régine Robin
LE GOLEM DE L'ÉCRITURE
De l'autofiction au Cybermoi
XYZ éditeurSimon Harel
LE RÉCIT DE SOI
XYZ éditeurMichaël La Chance
Catherine Mavrikakis
Ginette Michaudle jeudi 16 avril
à 19h30
à la LIBRAIRIE Olivieri
5200 ave. Gatineau
métro Côte-des-Neiges

À l'occasion de la parution du Golem de l'écriture de Régine Robin et du Récit de soi de Simon Harel, la librairie Olivieri et XYZ éditeur vous invitent à une rencontre durant laquelle les auteurs tenteront de répondre à ces questions.

Réservation obligatoire
739-3639DOMINOS Flammarion
Découvrez la richesse du catalogue Dominos et courez la chance de gagner un... TRÉSOR!

À l'achat de deux DOMINOS, le libraire participant vous remettra un carnet de notes (dans les limites des stocks disponibles).



LA COLLECTION COMPLÈTE DES DOMINOS EST DISPONIBLE CHEZ:

Montréal
Champigny (rue St-Denis) • Coop UQAM • Dépôt des éditeurs Maxi • Gallimard • Guérin (rue Ste-Catherine) • Le Fureteur (St-Lambert) • Librairie de l'Université de Montréal • Olivieri • Raffin (rue St-Hubert) • Renaud-Bray (avenue du Parc) • Renaud-Bray (Brossard) • Renaud-Bray (chemin de la Côte-des-Neiges) • Zone libre

Sherbrooke
Bibliarie (Université)
Chicoutimi
Les Bouquinistes
Rimouski
Blais
Trois-Rivières
Clément Morin • Poirier
Ottawa
Librairie du Soleil

Québec
Archambault (place Sainte-Foy)
• Bouquinerie Carrière • Boutique du livre • Campanillose • Coop du cégep de Sainte-Foy • Garneau (place Laurier)
• Laliberté • Librairie Générale Française • Librairie Tome Un • Librairie Universitaire du Québec métropolitain • Pantoute

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Assommons les pauvres!

L'ÉCONOMIE SOCIALE

L'avenir d'une illusion

Sous la direction de Louise Boivin et Mark Fortier
Fides, Montréal, 1998, 231 pages

de ce que Marx appelait le paupérisme (une sorte de pauvreté systématique). On veut la «fin des mauvais pauvres», pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean-Baptiste Marin sur ce passage de l'assistance à l'assurance publique en France.

Reprise de l'économie... sociale

Aujourd'hui, la situation n'est pas celle d'il y a cent ans, et le capitalisme a adopté un visage nettement transnational. Mais les pauvres, s'ils sont moins nombreux qu'auparavant dans certains pays industrialisés, sont redevenus «mauvais», littéralement insupportables. D'où les comptes qu'on leur demande, d'où l'exclusion dont ils sont victimes. D'où, également, le retour de l'économie sociale. Puisque le marché et l'État, les deux pôles traditionnels du développement économique, semblent impuissants à endiguer la misère, créons une troisième voie, celle de l'économie solidaire où se mêlent commerce, don, troc, entraide et entreprises communautaires. Une troublante unanimité s'est créée au Québec depuis deux ou trois ans autour de l'économie sociale. À la faveur d'un rapprochement entre, d'une part, les groupes communautaires, coopératifs et autres organismes sans but lucratif désireux de sortir de l'ombre dans laquelle le système les maintient et, d'autre part, un État en mal de projet social, ce secteur apparaît à plusieurs comme la voie du salut, une synthèse heureuse de libéralisme et de socialisme.

L'économie sociale: l'avenir d'une illusion ne mange pas de ce pain-là. Réunis sous la direction des journalistes Louise Boivin et Mark Fortier, une dizaine de professeurs (de sciences politiques, de sciences juridiques, de sociologie) et d'intervenants du milieu communautaire jettent un pavé dans la mare de l'action communautaire rémunérée. Pour Rifkin, l'éco-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

nomie sociale repose sur les relations entre les gens, sur la chaleur humaine, la camaraderie, la fraternité et la responsabilité, toutes des qualités difficilement automatisables qui deviendront le refuge naturel des victimes de la troisième révolution industrielle, dont la force de travail a pratiquement perdu toute valeur marchande. Le hic, c'est que si elle occupe les exclus, l'économie sociale fait très peu pour redistribuer la richesse (qui, elle, ne cesse de croître). Pis encore pour Boivin et Fortier, l'économie sociale conduit à une étatisation de l'aide communautaire qui la dénature.

Ideologiquement, nous risquons d'assister à un renversement car, appelés de plus en plus à jouer la carte du marché, les organismes «alternatifs» seront happés par l'idée toute libérale selon laquelle l'économie est l'équivalent social universel, l'étalon de mesure des relations humaines. Voilà au mieux une conception très étroite de la société civile, au pire un grand miroir aux alouettes pour ceux qui croient à une meilleure distribution de la richesse. Quand on sait qu'aucun argent neuf n'est injecté

dans l'économie sociale et que tout projet issu de ce secteur doit s'autofinancer à court terme, n'est-on pas plutôt en train d'assister à un partage de la pauvreté?

Donner... gratuitement

En fait, il ne s'agit pas de rejeter complètement l'économie sociale, qui a au moins le mérite de souligner que les questions de l'emploi et de la cohésion sociale, comme celles du travail et des rapports humains, sont liées. Une troisième voie est certes souhaitable. Mais ce à quoi on assiste maintenant, c'est à une tentative de récupération de la part d'un État qui n'a plus les moyens de ses engagements. Le défi du communautaire, c'est de rendre les citoyens davantage autonomes et responsables, pas davantage prisonniers de la logique utilitaire qui prévaut actuellement. Le «langage du don» (titre d'un essai-conférence de Charles T. Godbout) est-il en voie d'extinction au profit d'un système sécurisant où les avantages et les inconvénients sont calculés à la façon d'une compagnie d'assurances? Où l'acte de donner est su-

bordonné au principe de l'échange? Aux États-Unis, le don de sang est acheté. On paie les gens 20 \$ en échange de leur sang. Peut-on encore appeler cela un don?

N'est-on pas en train d'instrumentaliser la solidarité indispensable à toute société qui se respecte et, ce faisant, d'aliéner pour de bon les individus les plus démunis qui en forment les franges? C'est comme si nous ne tolérions plus les mauvais pauvres. Le mauvais pauvre, il est vrai, est l'ennemi intime du libéralisme. Autrefois, on a inventé l'assurance sociale pour ne pas le laisser mourir notre mauvaise conscience. Aujourd'hui, on se tourne du côté des groupes communautaires pour rendre tolérable ce qui ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

Baudelaire, qui était caustique et politiquement tordu à ses heures, a eu en son temps une solution aussi simple que draconienne qui avait l'immense avantage de rendre plus concrète la misère secrétée par le système: assommons les pauvres! Mais le bâton, au contraire de la carotte, est aujourd'hui démodé.

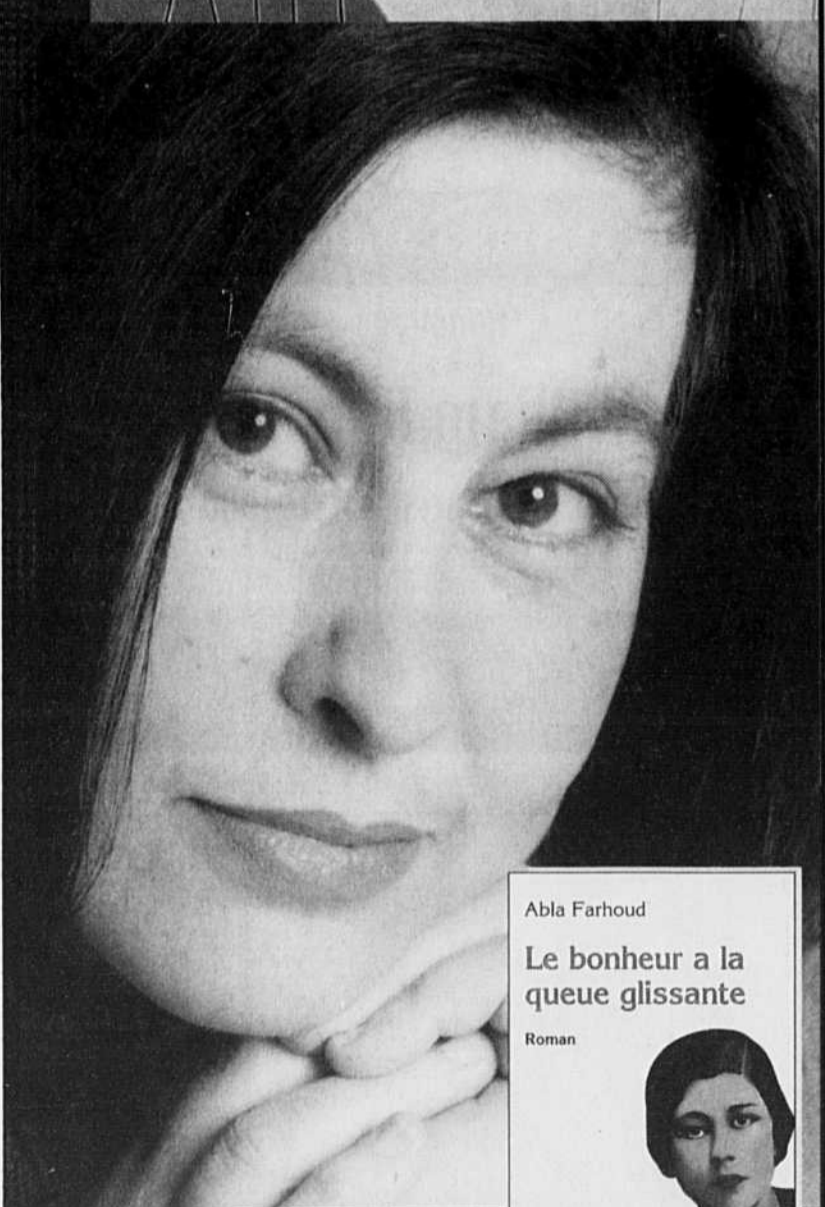
rosal@videotron.ca



Robert Saletti

L'économie sociale fait très peu pour redistribuer la richesse qui, elle, ne cesse de croître

ABLA FARHOUD



Abla Farhoud

Le bonheur a la queue glissante

Roman



roman 17,95 \$

HEXAGONE

Un premier roman réussi [...], beau et douloureux.
Carmen Montessuit, *Journal de Montréal*

Sur un ton vif et à travers un style simple [...] et imagé, on découvre une famille, ses travers, ses trahisons, ses bonheurs et toutes les questions qui peuvent hanter un être seul.

Pascal Navarro, *Voix*

Une histoire absolument touchante sur les déchirements de l'exil géographique, mais surtout de l'exil de soi.

Danièle Bombardier, *Plaisir de lire*



LE GROUPE ÉDITEUR MULTIMÉDIA

HEXAGONE

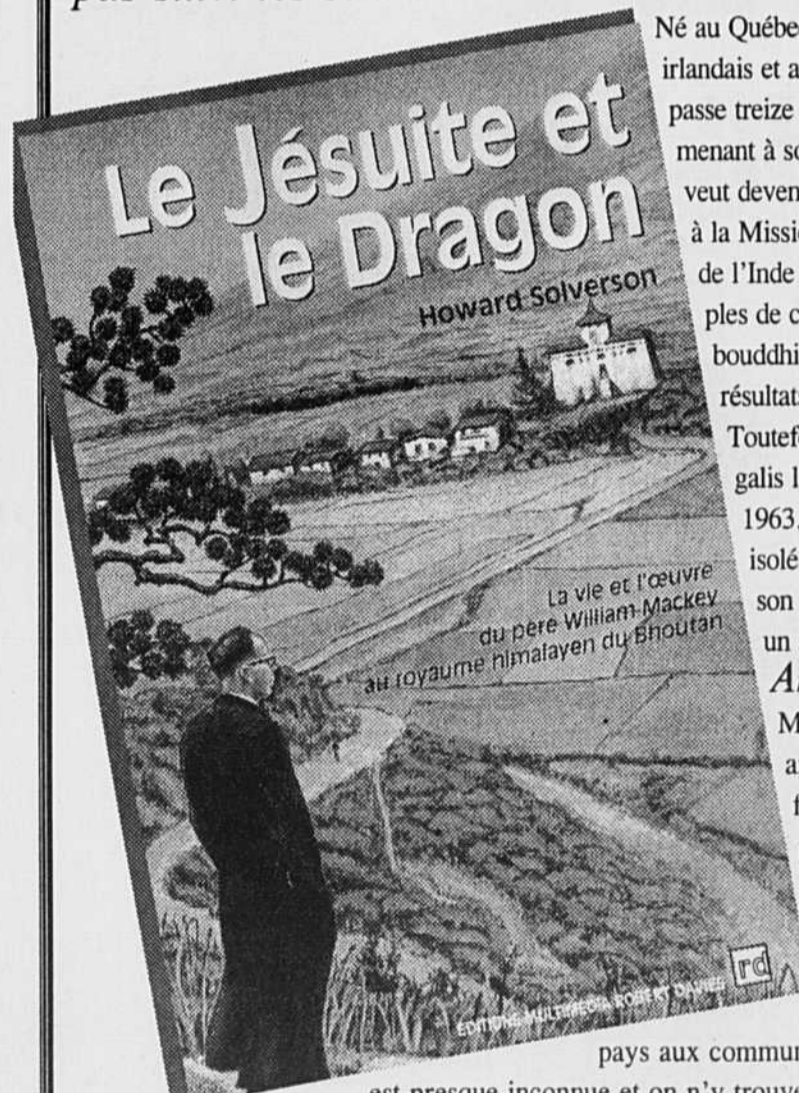
La passion de la littérature

Le 27 avril, Robert Davies publie la biographie d'un grand homme de chez nous: WILLIAM MACKEY

LE JÉSUITE ET LE DRAGON

De la compagnie de Jésus au légendaire royaume du Bhoutan: l'itinéraire d'un missionnaire, un éducateur, un chrétien devenu «fils spirituel du Bhoutan».

Le chemin emprunté par le Canadien William Mackey n'a pas suivi les sentiers battus. Littéralement.



Né au Québec en 1915 de parents immigrants irlandais et anglais, il étudie au Collège Loyola puis passe treize années d'apprentissage rigoureux menant à son ordination en 1945. Déjà, il sait qu'il veut devenir missionnaire à l'étranger. On l'envoie à la Mission jésuite de Darjiling dans le nord-est de l'Inde en 1947. Il apprend à connaître les peuples de cette région, ancrés dans leurs traditions bouddhistes et hindoues, et obtient des très bons résultats à son école et dans la communauté. Toutefois, un quiproquo avec les autorités bengalis l'oblige à démissionner de son poste en 1963. Revers providentiel, car le royaume isolé du Bhoutan (qui sort alors tout juste de son passé médiéval) le charge alors d'établir un système d'éducation moderne.

Arrivé à son nouveau poste, William Mackey se trouve transporté trois cents ans en arrière dans un univers où des forteresses médiévales dominent le paysage, la société est encadrée par des seigneurs féodaux et une population majoritairement paysanne cultivée d'étroits champs en terrasses. À cette époque, le Bhoutan est un pays aux communications chaotiques, car l'électricité y est presque inconnue et on n'y trouve aucune des inventions modernes comme la radio ou le téléphone. Mais la vitalité, la chaleur et l'humour n'y manquent pas, et le jésuite se sent rapidement chez lui. Il se met à l'œuvre et devient vite la force motrice d'un système d'éducation supérieure qui propulse un Bhoutan sous-développé vers l'époque moderne.

Curieusement, ce prêtre catholique ne convertit cependant pas un seul Bhoutanais. L'esprit chrétien caractérise sa vie quotidienne au Bhoutan, bien sûr, mais le père Mackey respecte, appuie et absorbe les principes du bouddhisme. Son œuvre, sa personnalité et sa spiritualité lui gagnent l'affection des Bhoutanais. Il devient dans leur pays un héros national, mais sa vie et son travail sont moins connus chez nous. Lacune que veut combler cet ouvrage, car au cœur de l'histoire édifiante de cet homme remarquable mort en 1996 se trouve quelque chose d'universel, une compréhension de la nature profonde de tous les êtres humains, peu importent leurs croyances religieuses.

EN LIBRAIRIE LE 27 AVRIL EN LIBRAIRIE LE 27 AVRIL EN LIBRAIRIE LE 27 AVRIL

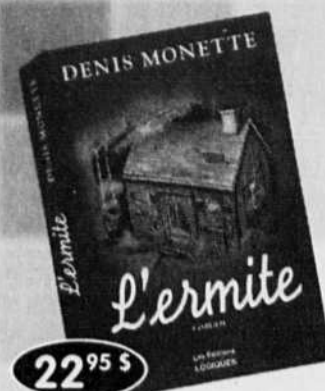
ÉDITIONS MULTIMÉDIA ROBERT DAVIES

330-4999 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal H3Z 1T3

514-481-2440 Fax 481-9973 courrier e: rdppub@netcom.ca Internet: rdppub.com

Les Éditions LOGIQUES

Le nouveau Monette est là!

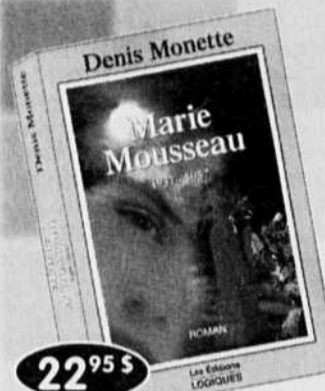


22,95 \$

448 pages

L'ermite

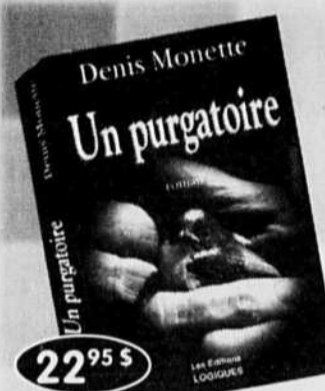
Toute l'œuvre romanesque de Denis Monette est publiée aux Éditions LOGIQUES:



22,95 \$

544 pages

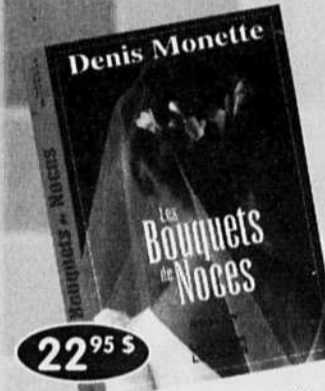
Marie Mousseau 1937-1957



22,95 \$

352 pages

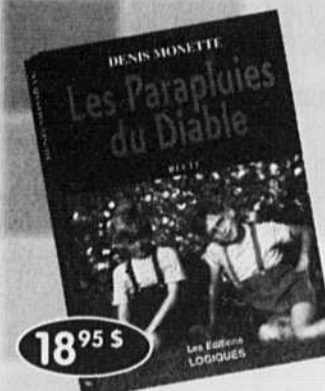
Un purgatoire



22,95 \$

600 pages

Les bouquets de nocces



18,95 \$

336 pages

Les parapluies du Diable



20,95 \$

592 pages

Adèle et Amélie

Venez rencontrer Denis Monette à la Librairie le 21, Place Fleur-de-Lys, à Québec le 11 avril, de 13 h à 14 h 30, et chez Archambault, Place Sainte-Foy, à Sainte-Foy le 11 avril, de 15 h à 17 h.

Distribution exclusive LOGISQUE
1225, rue de Conde
Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél.: 933-2225 Fax: 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LES ARTS

ARTS VISUELS

William Ronald: *in memoriam*

HOMMAGE

À WILLIAM RONALD
Galerie d'arts contemporains
2165, rue Crescent, 2^e étage
Jusqu'au 18 avril

BERNARD LAMARCHE

Le 9 février dernier, à l'âge de 71 ans, le peintre canadien William Ronald s'éteignait à la suite de complications cardiaques. Sans jamais totalement avoir été reconnu comme un des chefs de file de sa pratique, le peintre, reconnu toutefois pour sa flamboyance et son franc-parler, il n'aura jamais été non plus en queue de peloton. Il avait une réputation de véritable showman, et sa participation sur près de trois années à l'émission *The Umbrella*, à CBC, et à la radio, à l'émission *As it Happens*, ainsi que ses frasques remarquables lui ont forgé cette *persona* sur le plan social.

L'un des faits marquants de sa carrière, s'allongeant sur plus de quarante années de peinture, aura été de faire partie des *Painters Eleven*, dont l'existence, entre 1953 et 1960, a été d'une grande importance pour le développement de la scène artistique à Toronto. Le groupe, tentant de sortir des créneaux nationalistes développés autour de la peinture moderne canadienne, notamment en réaction à l'omniprésent groupe des Sept dont la lutte sur le plan de la modernité picturale s'était attachée à la figure mythique du paysage du nord de l'Ontario, pour établir davantage de contacts avec la ville de New York, dont l'effervescence à cette époque pour ce qui est de l'expressionnisme abstrait en peinture attirait les regards.

Le rassemblement de peintres, dont la principale caractéristique n'était pas de défendre un programme esthétique homogène, s'efforçait principalement de diffuser l'art abstrait à Toronto, à multiplier les apparitions de ce type de peinture dont ils étaient alors les premiers représentants ontariens. En 1953, il montait l'exposition *Abstract at Home* dans les vitrines du magasin Simpson à Toronto, montrant des toiles dans un environnement de design moderne. Ronald avait été le premier peintre issu de Toronto à se faire reconnaître aux États-Unis, où il était représenté par une galerie majeure, la galerie Kootz, à New York. En 1956, il gagnait le prix Guggenheim pour sa participation à la section canadienne de l'exposition internationale. Il aura de plus réussi à retenir l'attention du célèbre critique américain Clement Greenberg.

Il n'aura jamais déserté la peinture, travaillant encore quelque temps avant de mourir. Il exposait encore récemment à la galerie Christopher Cutts de Toronto, qui le représentait. Au Québec, où son travail a été moins diffusé que les peintres les plus connus des *Painters Eleven*, Jack Bush (1901-1977) et Harold Town (1924-1990), son travail avait d'abord été introduit lors d'une ré-



SOURCE GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS
Mitterrand, 1988, une œuvre de William Ronald.

trospective de 25 années de peinture au Musée d'art contemporain, en 1975, puis avait été exposé par la Galerie d'arts contemporains à trois occasions, si on exclut l'actuelle exposition hommage: en 1977, en 1987 et en 1990.

Jusqu'au 18 avril, sont accrochées aux murs de la galerie de la rue Crescent une quarantaine de toiles et d'aquarelles retraçant les étapes importantes de sa carrière. *De Man With Book*, une toile figurative de 1941, de facture vaguement cubiste, aux toutes dernières toiles, à la gestualité fluide, en passant par des toiles à la limite du *hard edge*, on remarque qu'à défaut d'imposer une manière totalement, Ronald n'aura jamais fait de surplace. Si on le voit expérimenter plusieurs avenues dans ce créneau de l'expressionnisme abstrait, où l'accent est placé sur la gestuelle, ces essais ne sont pas toujours des plus convaincants. Toutefois, même dans sa production la plus récente, des toiles remarquables se détachent, dont ce tableau, *Mitterrand*, de 1988, où les différentes graphies se répondent rigoureusement. Un tableau dont on pourrait regretter le titre, si l'on ignorait que, dans les années soixante-dix, Ronald a produit une série à «la gloire» des premiers ministres canadiens.

Castors bricoleurs

LES BRICOLOS

Galerie Clark
1591, rue Clark, 2^e étage
Jusqu'au 26 avril

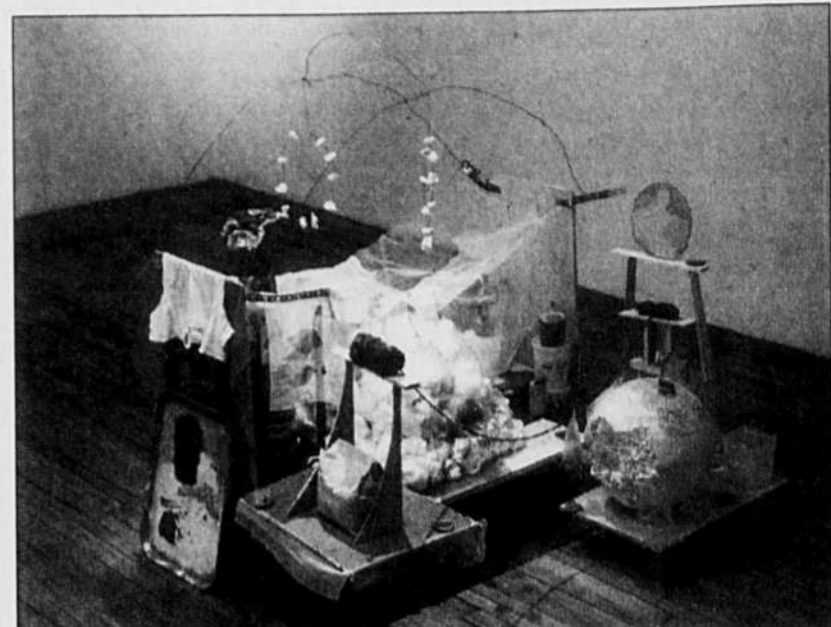
BERNARD LAMARCHE

La galerie Clark présente en ce moment une grande exposition de petites œuvres qui ont toutes un rapport au faire, à la fabrication, contaminé par une sorte de pulsion où s'affirme, justement, l'objet d'art comme un lieu de manipulation. On fait dans la bricole, quoi. Une bricole qui, doit-on statuer dès le départ, si elle fait même parfois dans la brocante, ne fait pas nécessairement joujou.

Voyez-vous, l'exposition, organisée par les artistes-commissaires non conservateurs Emmanuel Galland et Nicolas Baier, qu'on connaît entre autres pour avoir été du nombre des artistes sélectionnés dans *De fougue et de passion* l'an dernier au Musée d'art contemporain, est placée sous le signe de l'humour, et plus singulièrement du rire. Or, nous avons déjà donné notre opinion là-dessus, qu'on redonnera à quiconque voudra bien la lire, au risque d'être encore catalogué comme ringard (on nous le dira, ne vous inquiétez pas là-dessus) — on peut prendre tout le plaisir du monde à faire sérieusement les choses, et jubiler (sinon, elles ne méritent peut-être pas d'être faites, les choses). Le sérieux, on a tendance à le surévaluer, si vous voulez cet avis (auquel vous n'êtes pas obligés d'adhérer). À le voir partout ailleurs que chez soi, peut-être, qui sait, frappe-t-il déjà à notre porte au moment où on le dénonce? Autrement dit, le sérieux, ça se refoule, justement, pour ne pas trop faire sérieux. Car c'est mal vu.

L'exposition, toute captivante et réussie soit-elle — c'est réellement le cas —, n'a vraiment rien de désopilant, ni même de tout à fait rafraîchissant, sans être atterrante pour autant. Faut pas tout mêler, tout de même. Après tout, faire sérieux, c'est s'appliquer à bien faire les choses. Or, sans contredit, les organisateurs de l'exposition se sont appliqués, eux, à bien faire une exposition où la croisière s'amuse.

Bon, arrivons aux choses sérieuses (tient, voilà que ça nous reprend!). Pour sortir de la tyrannie de la gravité, les organisateurs ont retenu des œuvres de tout acabit, de pas moins de 24 artistes. C'est déjà un petit miracle d'avoir accroché autant d'œuvres dans cet espace sans qu'elles se marchent sur les pieds. Or, vous comprendrez bien que nous ne pourrions pas les aborder tous, ces artistes. Même en deux pages de cette édition du *Devoir*, nous ne parviendrions pas au but.



Gigue ô ma frégate!, une œuvre de Serge Murphy

PAUL LITHERLAND

Un accrochage remarquable

Nous pouvons quand même dire que les organisateurs ont joué avec bonheur du lieu d'exposition en accrochant des œuvres littéralement partout: dans les coins (Gilles Mihalcean, une pièce de 1971, et Corine Lemieux), sur le plancher (Jean-Jules Soucy, très drôle à épeler, transformant la galerie en centre commercial), dans les bureaux de la galerie (Mario Duchesneau), dans le corridor (Emma Gallagher), dans l'atelier de menuiserie, en arrière, où on a probablement jamais vu mieux présenté un Pierre Ayot (pensez-y quand vous l'aurez trouvé). Dans le but de montrer qu'il s'agissait d'une veine bien récurrente, au-delà des générations, on aura mêlé des artistes pas très vieux — Mathieu Beauséjour, l'argentier, Valérie Blass, sculpteur iconoclaste, Michel de Broin, pissant, Michael A. Robinson; bref, ils sont jeunes pour la plupart — avec d'autres qui ne sont plus tout à fait des débutants: Pierre Ayot à nouveau, Cozic, re-Mihalcean, re-Soucy, qu'on ne voit jamais assez, les très touffus Serge Murphy. D'autres travaux, ceux d'Andréa Szilasi et de Duchesneau, par exemple, que nous n'aurions pas placés d'emblée sous cet angle, figurent après tout très bien dans le lot.

Ils sont nombreux, les bricoleurs. Il y en a d'autres. Et la plupart sont bien rigolos (d'accord, celle-là aurait dû être censurée pour épargner notre réputation!). Mais ils ne sont pas que ça. En effet, on peut lire sur l'affiche-catalogue-souvenir de l'exposition, le bricoleur proclame: «Je ne suis pas un patenteux.» Ah oui, tiens, les patenteux ne sont pas là? Pas assez ou trop sérieux? Blague à part, l'exposition, une réussite, est réellement à mettre à votre agenda.

La Maison d'Art **Fra-Angelico**
expose les œuvres sur papier
de **Stanley COSGROVE**
En exposition jusqu'au 24 avril 1998
Encadrement et laminage disponible
1320 Wolfe, Montréal
(métro Beaudry) Tél. 522-9990

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

La force des images et des mots

GARY HILL
JUSQU'AU 26 AVRIL 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 847-6226

Hydro Québec LE DEVOIR Pentacom



DOMINIQUE BLAIN

médiation
Du 12 mars au 10 mai 1998

Dominique Blain, *Missa* (détail), 1992-1994.
Cent paires de bottes d'armée suspendues par des
fils de nylon à une grille, 7 x 7 m. Coll.: Musée des
beaux-arts de Montréal. Photo: Robert Wedemeyer.

L'exposition est présentée grâce aux appuis
financiers du Conseil des arts et des lettres du
Québec et du Conseil des arts du Canada.

Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45
le mercredi de 11 h à 20 h 45

Droits d'entrée: 5,75 \$
(aîné: 4,75 \$; moins de 16 ans: gratuit)

Catalogue de l'exposition en vente à la
librairie-boutique du Musée du Québec (39,95 \$)

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille,
Québec, Canada G1R 5H3 (418) 643-2150
http://www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère
de la Culture et des Communications du Québec.

Jusqu'au 22 avril 1998

NASCO PELEV :
Nectar : peintures

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

Galerie d'Arts Contemporains

Hommage
à
William Ronald
Huiles et aquarelles 1952-1990

Jusqu'au 18 avril 1998

2165, rue Crescent, Montréal H3G 2C1
Tél: 844-6711
Ouvert du lundi au samedi de 10 h à 18 h

Frédéric Back
les dessins d'une vie

UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
ET DE RADIO-CANADA

DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998

Radio-Canada
Télévision

CIBC
Covitec
Eclair

asifa
canada

LE DEVOIR

CINÉMATHEQUE
QUÉBÉCOISE

Salle Norman-McLaren
335, boul. De Maisonneuve Est
Berri-UQAM
(514) 842-9768

ARTS

ARTS VISUELS

Roland Barthes et la photographie

Pour en finir avec l'utilisation abusive d'un écrit sur la photographie

LA FACE

Pour une saisie
du photographique
Galerie Dazibao
4001, rue Berri, espace 202
Jusqu'au 26 avril

BERNARD LAMARCHE

C'est quand même dommage. Quand les gens parlent de photographie, ils donnent l'impression de ne lire que Roland Barthes. Il est des textes si admirables qu'au bout de leur remarquable parcours ils deviennent carrément des plaies. Vous excuserez cet élan iconoclaste — *La Chambre claire* (1980) de Roland Barthes est un des plus beaux textes jamais rédigés sur la photographie, une lecture que chacun devrait faire avant de s'éteindre —, mais il arrive un moment, tant et tellement il est repris et cité en autorité, où ce texte devient un obstacle, un mur à franchir. Remarquez, il ne s'agit pas de régler des comptes (qu'on n'a pas de toute manière) avec cet ouvrage dont la qualité d'écriture devrait faire vaciller d'envie quiconque s'escrime à coucher la pensée en mots. Mais il arrive parfois qu'on ne parvienne plus à goûter un texte, si magistral soit-il, parce que l'objet envers lequel il s'était montré sensible, ici la photographie, est par la suite constamment ramené à lui.

Quoi qu'on en dise, sans que notre admiration envers lui ne soit entamée, le texte de Barthes ne nous apprend finalement que peu de choses sur la photographie. L'ouvrage, superbe, traite en effet beaucoup moins de photographie que de la relation que l'auteur entretient avec elle, ce qui est loin d'être la même chose. Le livre parle moins de la photographie que du travail de deuil que Barthes a dû traverser après la mort de sa mère dont il commente, en de mémorables lignes, un portrait photographique retrouvé en rangeant ses affaires. Or cette manière suave que Barthes a de recréer l'histoire à partir de cette image sanctifiée de sa mère ne concerne que la photographie mortuaire et la disparition de l'être cher qu'elle permet d'intérioriser. Tout cela, mais rien de plus.

Une relation à la mort

Si la mort rôde en ces lieux, ce n'est pas parce que la photographie est ainsi faite, mais bien à cause de la disparition du personnage photographié. Cela parle sûrement davantage de notre relation à la mort — de sa négation surtout — alors que la photogra-

phie, à tant vouloir garder vivante cette image du mort, gagne des pouvoirs de résurrection.

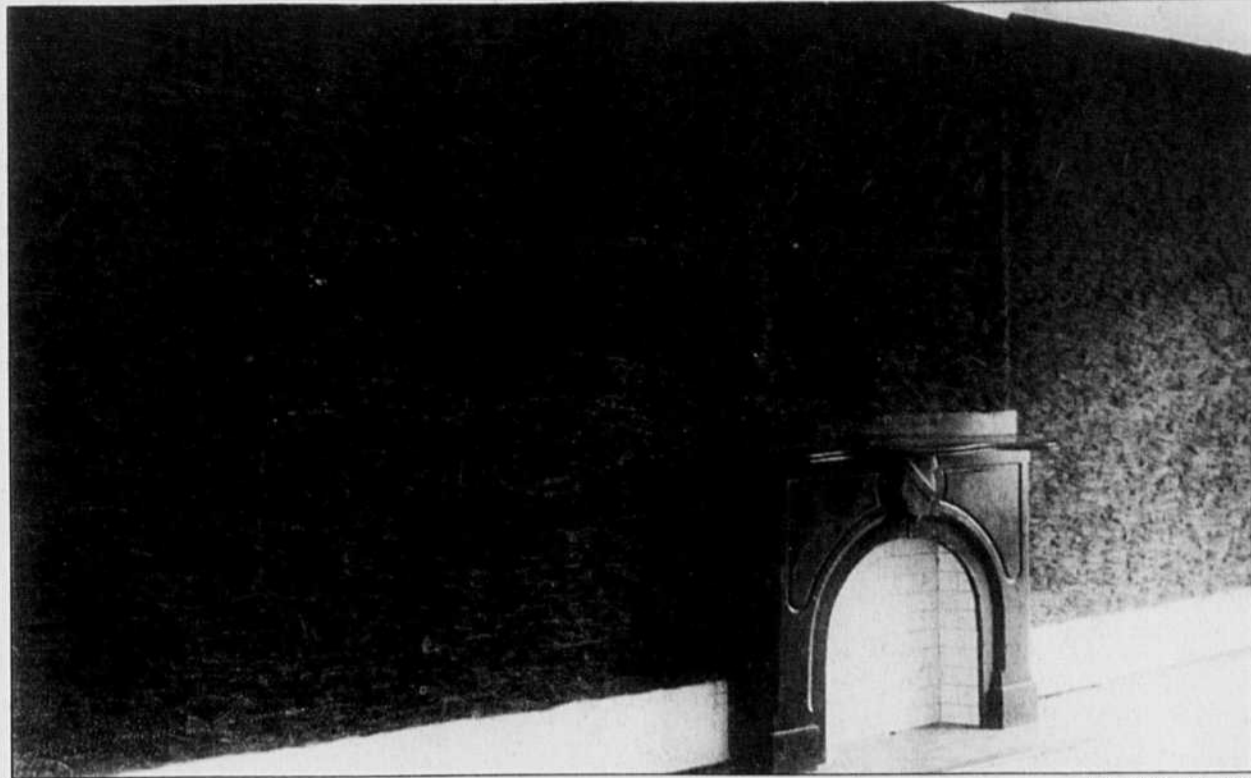
Trop souvent, les textes (au nombre infini) qui se réfèrent à Barthes négligent de considérer cette limite. Ainsi, la photographie n'enregistre le deuil que de ceux dont la vie s'éteint et dont l'image reste. Élargir à toute photographie (par le moyen d'une métaphore abusive) cette approche articulant la photographie comme gardienne rituelle de la vie — Barthes, à plusieurs endroits dans *La Chambre claire*, donne l'impression qu'il ne pouvait pour lui en être autrement — devient au mieux une idée générale de ce qu'on croit être la photographie ou, au pire, une orthodoxie du discours. Malheureusement, c'est ce qui se produit avec la seconde partie de l'exposition *La Face*, à la galerie Dazibao, dont on avait ouvert le premier volet il y a quelques semaines. Autour de cette exposition, les mots qui reviennent le plus souvent sont «rituel», «inerte» et, par-dessus tout, «deuil».

Le projet

«Est soulevée la notion de saisissement, de cet effet soudain, parfois fugace, de reconnaître une image. [...] Une image qui, pourtant toujours, est tributaire d'une présence, même si révolue», peut-on lire dans l'introduction de l'ouvrage qui accompagne l'exposition, le troisième de la galerie dans la collection intitulée *Les Essais*. Dire cela, c'est tenir l'essentiel de la conception de Barthes qui, nous croyons, a décidé ment le dos large étant donné le domaine somme toute limité qu'elle couvre. Or l'ouvrage, comme l'exposition, reconduit, en l'étendant à d'autres registres encore, cette conception restreinte de la photographie. Si vous adhérez à ce type de discours, vous y trouverez votre compte. Si vous n'en pouvez plus, alors passez votre tour.

Ce n'est pas que les travaux en présence soient inintéressants, loin de là. C'est le discours forgé à partir d'eux qui nous laisse pantois. Par contre, là où le premier volet présentait une esthétique somme toute redondante, ce volet présente des œuvres foncièrement différentes les unes des autres. Certes, autour d'un même sujet, ce n'est pas une mince affaire. Surtout qu'on a voulu aborder ces considérations avec des propositions qui ne sont pas à strictement parler des photographies mais qui en retiennent certains des (présomés) pouvoirs.

Là où ne fonctionnent pas cet accrochage, malgré l'impact que chacune des pièces peut avoir individuellement, c'est à cause de l'insistante impression



L'œuvre de Mindy Yan Miller, *Untitled, 1993-1998*, est composée d'épingles et de cheveux sur panneaux de particules.

que ces dernières seraient interchangeables avec d'autres, sans que soit en rien altéré le propos de l'exposition. En ce sens, on n'arrive que très approximativement à saisir ce que ces productions ont de spécifique pour avoir été retenues.

Le parcours

Certaines de ces œuvres soutiennent difficilement, à notre avis, la question défendue, notamment *La Cène ou quand le vide nous envisage* (1996), de Joseph Branco. Ici, le mur est transformé en table, par un linéol étendu à sa surface, où sont accrochés douze tableaux-assiettes faits de céramique bleutée. La réflexion fugitive du visage du spectateur sur le glacié de la céramique permettrait d'ancrer l'œuvre dans la question soutenue. La nature morte s'animerait, tout comme la photographie, dans son arrêt (de mort?), est censée raviver le souvenir du disparu. Or, étant donné l'accrochage volontairement dispersé de ces tableaux, pas sûr que le processus d'apparition recherché advienne. D'autant plus qu'à cette enseigne, toute surface légè-

rement miroitante ferait l'affaire, nous semble-t-il.

C'est d'ailleurs ce qui se produit dans la pièce d'Yves O'Reilly et de Nataly Reid, qui aligne, appuyée contre le mur, une série de stèles en verre reflétant sporadiquement l'image du spectateur, celui-ci risquant ainsi de ne pas voir, au sol, une de ces stèles brisées. Au centre de cette galerie miroitante, un écran vidéo diffuse une image «en perpétuel va-et-vient», qui oscille au rythme de la respiration. Le titre le suggère, *Thomas: et ta bouche se métamorphosait en bouche*, l'œuvre cherche à questionner notre crédulité face à l'image. À vrai dire, les codes ritualistes de la pièce nous échappent, alors qu'ils

semblent tenir à la seule répétition des motifs (l'œuvre, à notre avis, est passablement moins plaintive que ce qu'en dit le texte d'introduction du livret).

Génier, Miller et Levine

La dimension ritualiste est toutefois présente dans les deux dernières pièces présentées en galerie (celle de Diane Génier est installée dans un petit réduit attenant à la salle principale). Très impressionnante, tant visuellement qu'en regard de l'investissement préalable à la réalisation de sa pièce, Mindy Yan Miller a recouvert une partie considérable d'un des murs de la galerie en y épinglant une toison dense, faite de vrais cheveux. L'application

nécessaire à la confection de cet échec — les cheveux ont été amassés sur cinq années — illustre bien la répétition lancinante du rituel. Mais encore, ce qui relie ce linéage au photographique ne concerne, si l'on résiste à la thèse de Barthes, que très accessoirement la photographie.

Finalement, en galerie, Paula Levine a concocté un projet potentiellement touchant, dont les effets par contre restent un peu limités. Une phrase remuante inscrite au mur à l'aide de cendres, «Not to hold on to sorrow, but to mark a path through it», introduit la nature de la bande vidéo qu'elle accompagne. On assiste à la répétition obsessionnelle d'un geste banal, le froissement d'un mouchoir. Si le phrase mène à réflexion, malgré la texture feutrée de l'image vidéo, malgré sa durée et sa pulsion à la répétition, rien n'est moins sûr que passe dans cette bande la charge émotive que l'écrit transporte.

Pour finir, Diane Génier a repris à plus petite échelle l'installation qu'elle présentait à la galerie Axe NEO-7 à Hull l'an dernier: *Le Temps des cendres - Les Carnets d'Eurydice*, une installation inspirée de la légende d'Orphée, se présente comme une enfilade claustrophobe de minuscules salles dans lesquelles est disposée une série de coffrets étanches à la lumière, qu'il est à loisir d'ouvrir. Le spectateur risque ainsi, tout comme Orphée perdit Eurydice aux mains des ténébrés en se retournant trop prestement vers elle, d'altérer les images photographiques non fixées que les portes protègent.

Cet environnement est l'objet du déplacement le plus intéressant dans le contexte de l'exposition qui, faut-il le rappeler, est placée sous le signe du centenaire de la première photographie du suaire de Turin. Chacun des regards qui s'y posent (scientifique et historique dans le cas du suaire) dépose ces images de leur visage, en ronge les contours et les retourne à l'invisible.

CHARLES DAUDELIN

L'AVENIR
RETROUVÉ

PEINTURES, DESSINS ET SCULPTURES
1945-1998

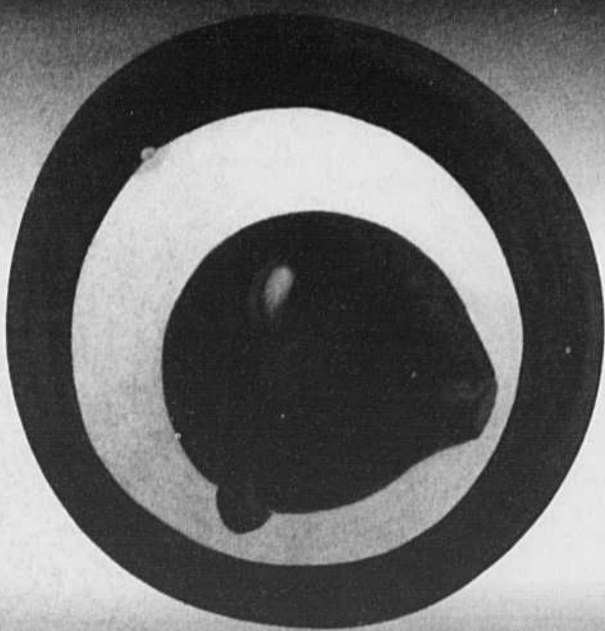
Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

LE CENTRE D'EXPOSITION
de Baie-Saint-Paul

avec la collaboration du
Groupe La Mutuelle
présente
du 11 avril au 8 juin 1998



«LES OURS»

rétrospective de Michel Saulnier

Les travaux
de PIÈRE THIBEAULT
architecte, prix de Rome '98

et KALEI D'EAUSCOPE
le monde avec des yeux d'enfants

Groupe La Mutuelle

GA

Une présentation du groupe La Mutuelle.
Procurez-vous un laissez-passer en communiquant avec monsieur Julien Dufour
du groupe La Mutuelle au numéro suivant : (418) 635-2542

GALERIE DE BELLEFEUILLE

JENNIFER
HORNYAK

L'exposition se poursuit jusqu'au 16 avril

1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TEL.: 933-4406
Inn. - sam. : 10h - 18h • dim. : 12h-30 - 17h-30

PIERRE-ÉMILE
LA ROSE
PEINTURES

JUSQU'AU 29 AVRIL

ESPACE 524
372, STE-CATHERINE O.
DU MARDI AU VENDREDI
12H-18H SAMEDI 12H-17H

CHRISTIAN
TISARI

peinture, pastel, estampe
1977-1997

Jusqu'au 26 avril

Maison de la culture
Côte-des-Neiges
5290, Chemin de la
Côte-des-Neiges,
Montréal
Tél. : 514-872-6889
Métro : Côte-des-Neiges

NUS 1948 - 1961

DENIS
JUNEAU

JUSQU'AU 25 AVRIL

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

MONTREAL
METROPOLE 1998
DU 18 MARS AU 24 MAI 1998

En complément de l'exposition :
conférences, films, visites commentées,
randonnées pédestres urbaines
et activités éducatives.
Renseignements : 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal



Photographie : Studio S.J. Hayward. Archives de la Banque Royale

Les programmes publics sont offerts avec le soutien
de la Fondation de la famille J.W. McConnell.

L'exposition est présentée avec
l'appui de la Ville de Montréal.

MONTREAL
c'est toi ma ville!

Banque de Montréal

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLOBE

LIBERTÉ

Omnifon

La lumière est le nouvel or alchimique de nos designers. Cet impalpable «matériau» les inspire et leur porte chance! D'ici la fin mai, les lampes-sculptures de Jacques Bilodeau inaugurent une mégaboutique dans SoHo, celles de la céramiste Pascale Girardin s'exposent au SOFA de New York, la compagnie Lumid négocie un gros contrat chez Disney et le designer Robert Lepage épate au SIDIM de Montréal.

FORME

idées lumineuses

Dominique Alary et Lumid

Light Spine

Avez-vous cherché une lampe, récemment? Décourageant, non? Ce n'est vraiment pas juste. Autant le matériel d'éclairage que peut s'offrir le commun des mortels dans les boutiques ou les grandes surfaces est d'un ennui répétitif ou d'une laideur incommensurable, autant les designers québécois, qui travaillent dans l'ombre à des pièces uniques ou pour des contrats spécifiques, semblent inspirés par la lumière. Ils la filtrent, la serrent, la piègent, la transmutent. Ils la traitent comme une pierre précieuse, la plus impalpable et magique de toutes. Ils s'en servent aussi comme prétexte pour en tirer des sculptures utiles. Subitement, on dirait que dans la tête de nos designers, un grand feu d'idées s'est mis à briller, force cent mille watts. Et le succès, fragile phalène, est attiré par la lumière...

SOPHIE GIRONNAY

Pascale Girardin

■ Pascale Girardin ne fait des lampes que depuis un an ou deux. L'idée lui en est venue alors qu'elle avait besoin d'éclairer un coin de son salon. «*Et puis, j'avais été frappée par des travaux qui jouaient avec les contrastes d'échelle. Je me suis dit que de terminer un très gros pied par une ampoule minuscule serait une façon intéressante d'explorer cette problématique.*»

Pascale Girardin a fait dix ans de recherches en art visuel très désincarnées sur «l'icône» avant de trouver ce qui convenait à son caractère de cérébrale verbomotrice, en mal de contact direct avec la matière. La céramique lui est un baume, un sacerdoce, une quête qu'elle prévoit sans fin, rêvant aussi bien de petits objets que de géants projets d'intégration à l'architecture.

«*J'ai mis beaucoup de temps à savoir traduire mes idées en trois dimensions. Ça y est, enfin.*» Son travail avec l'argile, elle le décrit comme un corps-à-corps dans lequel l'artiste, par ses gestes, insufflé son idée de forme à la matière sans la contraindre. Un peu comme si la matière, bien dirigée, allait continuer d'elle-même le mouvement donné. Car l'argile possède sa vie propre, que l'artisan véritable sait respecter. «*Sur le tour, dit-elle, la poterie se compare à la danse: le bras, la main répètent les mêmes gestes avec une précision au millimètre.*»

D'autres techniques, cependant, entrent dans la fabrication de ses lampes, comme le moulage et l'empilement de galettes, aplaties au rouleau à pâte. Installée à Saint-Sauveur, Pascale Girardin s'inspire des formes et des couleurs de la nature, bûches, roches, etc. «*Mais tout me nourrit!*»

1997 a été son année chanceuse, lui apportant un train de bonnes choses, comme une place chez le diffuseur Latitude Nord, comme une bourse du Conseil des arts, comme un certificat d'excellence au SIDIM (Salon international de design d'intérieur de Montréal) ou comme le prix François-Houdé, donné par le Conseil des métiers d'art du Québec et qui couronnait une expérience étonnante de mobilier, faite en collaboration avec l'ébéniste Danielle Carignan.

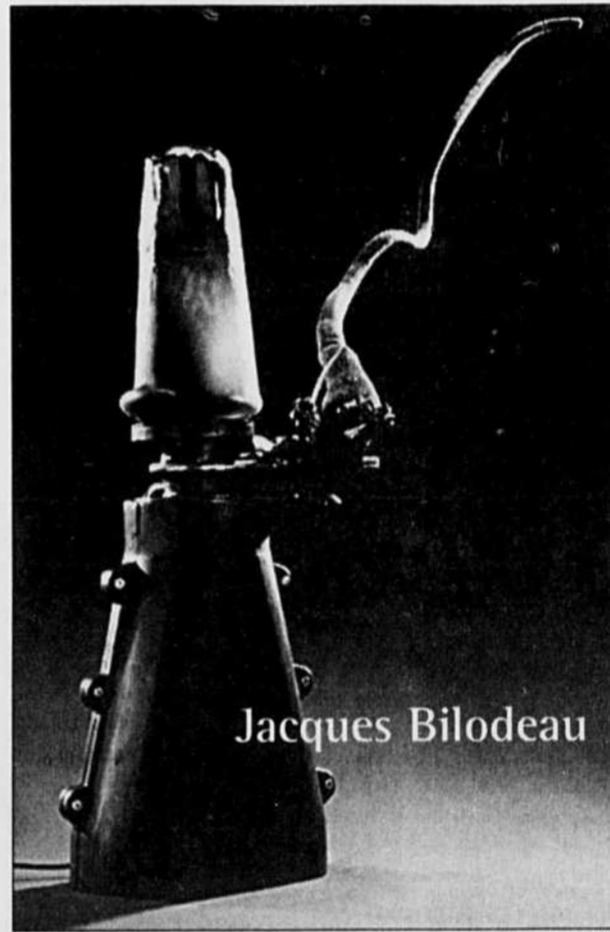
Mieux encore, ces trois jours-ci, du 9 au 11 avril, elle tient un stand au SOFA, ou Sculpture Object Functional Art, salon très sélect de New York où ne participe pas qui veut et que fréquentent galeristes et collectionneurs spécialisés en métiers d'art.

«*On y vend des pièces de 15 000 à 100 000 \$. Avec mes petites lampes à moins de 1000 \$, je vais avoir l'air d'être entrée là par effraction.*», s'inquiétait Pascale avant le départ... Pour savoir comment ça se sera passé, on pourra la cribler de questions à la Biennale d'excellence en métiers d'art des Laurentides, du 26 avril au 21 juin (au Centre d'exposition du Vieux Palais de Saint-Jérôme). Elle y sera fidèle au poste, au milieu d'un peuple de drôles de lutins à pied de céramique et à tête allumée en papier de riz.

Pascale Girardin

Lampe sur pied, haute de 1,75 mètre, et lampes de table

PAUL LITHELAND



Jacques Bilodeau

PAPIER GRIS

Jacques Bilodeau

■ «*Je sais pourquoi tout le monde fait des lampes, dit Jacques Bilodeau, c'est tellement facile!*» Arrimer deux fils à une douille est peut-être l'enfance de l'art. Mais l'art de Jacques Bilodeau, lui, n'a rien d'enfantin. Se retrouver d'un coup en présence de son bestiaire fantasmagorique, hérissé de pointes, parsemé de lueurs, est un choc esthétique puissant, une vraie aventure. Ça, des lampes? Plutôt des sculptures, composées de verre soufflé, de pièces d'outillage récupérées, de tout un bric-à-brac dans lequel on reconnaît une hélice, une algue, des cornes, des bois d'original... Ça, des sculptures? Plutôt un monde. Une revanche du subconscient.

Car ces lampes sont aux antipodes de tout ce qu'a toujours créé Jacques Bilodeau. Il fut, dans les années 80, un designer d'intérieur vedette. Sous l'étiquette Carré 3, avec Jean-Pierre Viau, il a donné à Montréal ses boutiques de luxe japonisantes et minimalistes,



Jacques Bilodeau

Robert Lepage et Artéfic

■ Robert Lepage est spécialisé dans la création de luminaires depuis au moins 1978. Ce qui fait, comme il le dit lui-même, plus de «vingt ans d'idées lumineuses». On trouve ses appliques, ses suspensions, ses lampes de table ou sur pied, autant de créations ex-

clusives aussi contrôlées qu'élégantes, au Casino de Montréal, à l'Hippodrome Blue Bonnets, au Musée du Québec, au restaurant Latini, etc., etc.

On les entrevoit également (quand on a de bonnes relations) dans des résidences privées comme celle de

Guy Latraverse, l'imprésario, ou de Guy Laliberté, dit «le gars du Cirque du Soleil».

Mentionnez Robert Lepage créateur d'éclairage devant n'importe quel designer d'intérieur ou n'importe quel architecte qui a eu recours à son expertise et vous aurez droit à un «Ah... Robert...» lourd d'attendrissement et d'admiration. Apparem-

ment, son nom est le secret le plus précieux en ville pour qui a besoin de services vraiment éclairés.

L'installation de tressage lumineux, façon Japon et brillances d'Orient, qu'il se prépare à présenter au prochain SIDIM, du 21 au 23 mai (Place Bonaventure), est l'un des kiosques les plus attendus. Un rayon à ne pas rater.

Hallebarde



RAPPEL : Jusqu'à 100 000 \$ de contribution par projet de recherche dans le cadre du Programme SRAD, volet 1

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, rappelle aux intéressés qu'il accepte présentement, et jusqu'au 21 avril courant, les propositions de projets de recherche appliquée en design, dans le cadre de son programme SRAD, volet 1.

Ce programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises, et aux entreprises qui possèdent un service inté-

gré de design; il vise particulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets visant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés

au secteur industriel; à la mode; à l'architecture; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme. Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

Contribution maximale: 50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Date limite de remise des formulaires de proposition: Le mardi 21 avril 1998, avant 16 heures.

Les formulaires de proposition et conditions sont disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h, ou par courrier électronique (version QuarkXPress 3.32 pour Macintosh). Prochain appel de propositions: septembre 1998.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 865-2436
Télécopieur : (514) 865-0961
Courrier électronique : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca